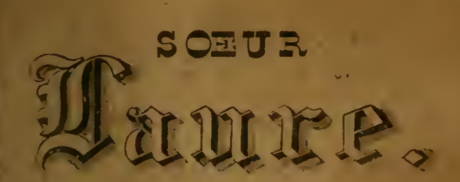




TOME PREMIER.



PARIS,
CHATET, LIBRAIRE,
PLACE DU PALAIS ROYAL, 243

1831.



SOEUR
LAURE.

TOME I.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.



SOEUR

LAURE.

TOME PREMIER.



PARIS.
CHATET, LIBRAIRE,
PLACE DU PALAIS-ROYAL, N° 243.

1831.

AVERTISSEMENT.

La forme de cette relation indique assez qu'elle n'avait pas été écrite pour le public. Adressée à l'amitié, elle devait subir entre deux amis toutes les chances de sa destinée littéraire; mais c'est l'amitié elle-même qui a sollicité pour elle la publicité sans bornes de l'impression; et, sans me dissimuler le danger de ma déférence, je n'ai pu refuser au sentiment qui m'avait inspiré, un sacrifice qui ne compromettait

d'ailleurs que ma vanité comme homme de lettres : il est impossible d'être plus désintéressé sur le succès.

Je suis étranger, peu familier par conséquent avec les délicatesses de la langue française, et forcé trop souvent, pour exprimer ma pensée avec clarté, à la délayer dans de froides paraphrases qui en éteignent, à mon sens, la chaleur et l'énergie. J'écris d'ailleurs fort loin de la capitale des lettres européennes, dans des campagnes qui ne manquent ni de charme ni d'inspiration, et qui peuvent opposer avec avantage la grace de leurs aspects et la

richesse de leur verdure, aux contrées les plus favorisées du soleil, mais où les traditions de la littérature classique sont perdues, depuis l'illustre exil d'Ovide. Le lecteur s'apercevra facilement des inconvéniens de ma position, comme écrivain, aux fautes inévitables que je livre à la sagacité de sa critique. Il m'excusera peut-être en songeant que cette faible production est du moins un hommage à la langue élégante et pure de la nouvelle Athènes; et que si je n'avais pas admiré ses beautés, je ne m'exposerais pas à les décolorer dans des essais impuissans.

On me demandera probable-

ment à quelle école ils appartiennent, et si je viens grossir les rangs un peu éclaircis des imitateurs de Fielding, de Le Sage et de Marivaux, ou prêter aux romantiques l'exemple d'une témérité de plus. J'avoue d'abord que je ne sais pas ce que c'est que le genre classique dans les romans, combinaison littéraire de nouvelle création qui n'a rien de commun avec les âges classiques; et puis que je ne sais pas davantage ce qu'on entend par le mot *romantique* si prodigué de notre temps. Si on ne peut décrire, sous peine d'être romantique, des beautés naturelles que les anciens

ont négligées ou méconnues; exprimer, sans courir le même danger, des sentimens qu'ils ont ignorés dans cet âge positif de la société où l'imagination de l'homme, préoccupée par quelques idées et par quelques faits, bornait sa sphère étroite au domaine d'une fatalité monotone; si l'on est romantique par la seule raison qu'on a pris la liberté de peindre quelquefois les objets au lieu de les nommer, et de lier de temps en temps à un substantif de la langue un adjectif qui n'est ni plus ni moins légitime, mais qui ne se trouve pas dans le *Dictionnaire des Épithètes*, il serait bien

possible que je me trouvasse romantique au gré des arbitres suprêmes de la littérature, c'est-à-dire de tous les hommes qui partagent avec moi le droit d'écrire et d'imprimer, et qui l'exercent dans les journaux par goût ou par métier. Je me résigne volontiers à leurs arrêts. Il en résulte seulement que nous n'avons pas vu le même monde, ou que nous l'avons vu différemment; et le mal n'est pas grand, ni pour eux ni pour moi.



SOEUR
LAURE.

Introduction.

Tu le veux absolument, mon cher Gustave ; il faut que je te raconte dans les moindres détails les circonstances qui retraçaient à ma mémoire d'une manière si vive le souvenir des bords de la Sorgue, et qui ont effectivement déterminé mon dernier voyage à

Vaucluse. Je n'ai rien à refuser à ton amitié, et j'aime mieux m'exposer à la fatiguer pendant quelques heures du récit de quelques faits assez vulgaires, qui me sont d'ailleurs étrangers, que de lui laisser soupçonner une injuste défiance et une retenue offensante. Les secrets de mon cœur ne sont-ils pas les tiens, et ne dois-je pas compter aussi sur cette communauté d'impressions, sur cette sympathie de sentimens qui nous unit depuis l'enfance ? Ne puis-je pas à mon tour en revendiquer les droits ? Quoique le sort nous ait jetés dans des carrières bien différentes, ne serais-tu plus

touché de ce qui m'a ému? n'aimerais-tu plus ce que j'aime? jouirais-tu d'un plaisir, ne t'accuserais-tu pas d'un chagrin que tu aurais éprouvé sans m'en faire part? Apprends, cependant, que ce récit est un livre; que ce livre est écrit avec l'abandon d'une lettre, et qu'il pourra souvent paraître ennuyeux à l'esprit impatient de mon cher Gustave, qui trouve des longueurs insupportables jusque dans les descriptions de son auteur favori : n'accuse alors que ta curiosité.

Te souviens-tu du jour si triste pour notre jeune amitié, où l'on vint nous séparer dans ce joli bos-

quet consacré aux vives et franches récréations de l'enfance, plaisirs ingénus et faciles qui ne se retrouvent jamais? C'était la troisième année de ce siècle qui entraîne si rapidement les événemens et les hommes. J'avais tout au plus treize ans, mais mon cœur était déjà capable d'une longue mémoire, car les regrets de nos adieux n'en sont pas encore sortis. Cependant j'allais rejoindre ma mère, et le bonheur rarement goûté de sa vue ne tarda pas à me distraire de tout, même de ton absence : je jouissais du plaisir d'être auprès d'elle, de recevoir ses caresses, de presser, de baiser

ses mains, de fixer mes regards avides sur ses yeux nobles et doux, comme si j'avais deviné que cette félicité ne serait pas long-temps mon partage. Accablée d'un tourment secret ou d'un pressentiment douloureux, ma mère s'associait rarement à ces joies de ma tendresse; elle semblait même les éviter, et détourner de moi, avec une sévérité affectée, ses paupières humides de larmes. J'ai compris depuis qu'on peut craindre d'être trop aimé quand on pense au deuil qu'on doit laisser après soi, aux angoisses mortelles qui briseront les cœurs où nous aimerions le mieux

à vivre, si le regret que nous leur léguons n'était pas le plus intolérable de tous les tourmens. Ma mère connaissait déjà toute sa destinée; son existence, minée par une maladie cruelle, était mesurée à quelques jours près, et le voyage que les médecins lui avaient prescrit, n'offrait à son imagination préoccupée de sa fin prochaine, que la pensée d'un pélerinage à la recherche d'un tombeau. Seulement, elle avait voulu entourer les préliminaires de cette fatale séparation de tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Nous allions vivre à Nice, dont le ciel enchanté verse de douces influen-

ces qui embellissent, dit-on, le moment des dernières douleurs, et prolongent quelquefois la vie. Hélas! la nature a des tromperies comme la science! La température des campagnes délicieuses du Comtat produisait en apparence sur la santé de cette mère chérie un effet sensible de bien-être qui charmait mes inquiétudes. La couleur plus animée de ses joues, le feu plus vif de ses regards, je ne sais quel sourire inaccoutumé qui commençait à effleurer ses lèvres pâles, tout contribuait à me rassurer. Il y a tant d'abandon dans la confiance inexpérimentée de l'enfance, tant

de crédulité dans ses espérances, tant d'aveuglement dans ses illusions ! la mort n'est à ses yeux que la fiction d'un esprit effrayé, ou tout au plus qu'un événement trop rare dans la multitude des chances de la vie pour qu'il vaille la peine qu'on s'en occupe sérieusement. On n'a jamais vu mourir ; et il faut avoir pleuré sur le départ d'un être chéri, pour concevoir l'idée qu'ils s'en iront tous, qu'ils s'en iront pour toujours ! C'est l'impression du voyageur entré dans une enceinte inconnue ; du voyageur qui va, qui marche à travers des monumens de différentes formes, où quel-

ques inscriptions sont tracées. Pour peu que le temps ait usé les caractères de celle qui frappe ses yeux, il examine, il épelle, il lit avant de reconnaître un tombeau. Une nouvelle pierre se présente-t-elle sur son passage? à sa forme, à son aspect, aux longues herbes qui la cachent à moitié, sa vue, plus exercée, juge et répond plus vite. Bientôt les pierres se multiplient, les tombeaux se pressent. « Ah! dit-il, c'est un cimetière. »

La fontaine poétique illustrée par les amours de Pétrarque, se trouvait presque sur notre chemin. Ma mère fut curieuse de la visiter. Depuis quelque temps

elle contemplait la grotte vaste et profonde où s'élèvent les sources de la Sorgue ; et moi, distrait par un genre d'observations plus analogue à mon âge, je suivais le cours de ses eaux verdoyantes sur les herbes aux longues soies qui tapissent son lit, et je hasardais mes pas sur les rochers arrondis qui le comblent d'espace en espace. Attiré par une fleur, distrait par un papillon, charmé surtout par le flottement de ces mousses aux longues soies qui se bercent sous les eaux, je m'occupais peu des phénomènes de la nature et des souvenirs de la poésie qui avaient été l'objet de notre

promenade; mais j'étais étonné, j'étais heureux de peu de chose comme on l'est à douze ans, quand un bruit confus, qui venait de la fontaine, m'avertit d'un malheur. Je courus. Ma mère, agitée d'émotions trop fortes pour l'état de ses organes, éprouvait une de ces crises terribles auxquelles elle avait déjà failli plusieurs fois succomber. Évanouie, mourante, inanimée, elle venait de tomber dans les bras de nos gens, qui s'empressaient de la transporter à la chaumière la plus voisine, où je la suivis en versant des torrens de larmes; je ne l'avais jamais vue dans cet état, et pour ma faible

raison, cet état de silence et d'immobilité, c'était peut-être la mort. Le premier de ses regards, le premier de ses mouvemens, sa première parole, ou plutôt son premier cri, annonçaient encore une extrême douleur, et cependant je n'avais point éprouvé de sentiment de joie qui fût comparable à celui-là. Elle vivait! Nous étions alors dans la retraite qui nous avait offert une hospitalité si propice et qui ne présentera plus les mêmes ressources aux voyageurs; elle avait résisté à cette tempête qui a renversé plus de chaumières que de châteaux, et sur la place qu'elle occupait, s'élève aujour-

d'hui un de ces monumens petits et mesquins dont le caractère puéril atteste les impuissantes prétentions d'un siècle sans goût, sans dignité, sans génie, qui trouve tout simple d'opposer ses conceptions étroites et froides aux beautés sublimes de la nature, et de planter une colonne de quelques coudées au pied des rochers de Vaucluse.

Un vieillard et sa femme, de la physionomie la plus respectable, avaient reçu ma mère, et tout disposé autour d'elle pour lui assurer les secours que sa situation rendait indispensables. Déjà elle reposait sur une chaise longue,

qui était là le débris d'un ancienne aisance, ou la précaution touchante de la charité pour les accidens qui pouvaient arriver dans ce désert. Prosterné devant elle, la tête couchée sur ses genoux, je tenais sa main pressée contre mes lèvres, et, balancé entre la crainte et l'espérance, j'étudiais avec une curiosité impatiente les émotions qu'elle paraissait éprouver, sans oser élever mes regards jusqu'aux siens, de peur de retrouver dans ses traits cette image terrible de la destruction, dont le seul souvenir me brisait le cœur. Ses angoisses avaient fait place peu à peu à une sorte d'abatte-

ment, mais à un abattement animé déjà par tout ce qui annonce la présence de la vie; sa main si froide s'était échauffée d'une douce tiédeur, ses nerfs reprenaient leur souplesse, un doux serrement répondait au mien, et ce n'était plus l'action convulsive et involontaire de la douleur, c'était l'action intelligente de l'amour d'une mère, une consolation, une caresse! Enfin, elle dit: « Je suis mieux... je suis bien. » Je me levai: elle m'attendait d'un sourire; sa main ne me quitta pas; elle se glissa autour de moi, et me rapprocha de son cœur. Dieu, qu'elle était défaite! mais elle était

mieux, elle était bien, elle l'avait dit. J'en cherchai l'assurance dans tous les regards et je la trouvai ; tout le monde paraissait goûter la satisfaction profondément sentie, mais calme et sérieuse, qui suit l'impression d'un grand accident dont le résultat n'a pas été tragique. Rien n'empêchait donc que j'éprouvasse une émotion nouvelle, une émotion également ineffaçable, et qui est sans analogie dans les autres sentimens de ma vie. Comment pourrais-je t'en donner une idée, à toi qui n'as pas vu l'être mystérieux qui me la fit connaître ? A côté de la chaise longue de ma mère, il y avait une

femme que je ne pouvais pas avoir remarquée jusque là, parce qu'elle s'était introduite dans la chaumière pendant l'heure d'inexprimable anxiété qui venait de s'écouler. Je te dis une femme, comme je me le dis alors à moi-même, à défaut d'une autre expression que je cherchai dans mes souvenirs et qui ne se présenta point. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au milieu des rapports généraux qui faisaient naître cette pensée, s'éveillait je ne sais quelle révélation particulière d'une autre nature et d'une autre destinée. Elle était debout, un peu penchée en avant; son regard fixé sur ma

mère, et tout-à-fait immobile, exprimait une attention contemplative pleine de tristesse et de charité; ses lèvres légèrement émues semblaient s'entr'ouvrir pour exhaler une prière intérieure. Jamais je n'avais vu de traits plus nobles, plus réguliers et plus doux; jamais je n'avais été effrayé de l'aspect d'une plus mortelle pâleur. Sans les rayons d'un feu pur qui jaillissaient de ses grands yeux bruns, sans l'émotion presque insensible qui agitait de temps à autre l'arc imposant et gracieux de ses sourcils, je l'aurais prise pour la statue d'une sainte ou d'une divinité. La nouveauté de

son costume inaccoutumé contribuait encore à mon illusion. Une main puissante venait seulement de relever les autels, et les respectables habits des sœurs hospitalières frappaient ma vue pour la première fois. Je ne connaissais des ornemens des femmes que ceux qui sont inventés par la vanité et consacrés par la mode. Je ne supposais pas que la pieuse abnégation de la simplicité chrétienne pût donner un tel éclat à la beauté, qu'elle devînt solennelle et sublime sous une robe de bure noire, nouée d'une corde grossière, et chargée, pour tous bijoux, d'un rosaire de bois

et d'un crucifix de plomb. Sa coiffure, plus extraordinaire encore, se composait d'une sorte de turban bizarre dont j'ignore le nom, et qui emprisonnait ses cheveux. Cependant une boucle échappée à ses liens, dans la rapidité du voyage ou dans le désordre de cette rencontre inopinée, et qui roulait de longs anneaux noirs à la surface éblouissante de sa guimpe de toile, trahissait une des perfections que la sévérité des pratiques religieuses lui prescrivait de cacher. Je n'ai pas parlé de son âge, parce que ce fut la dernière idée qui m'occupa, et je ne m'en rendis pas même compte

avec beaucoup d'exactitude ; je n'ai appris que depuis qu'elle avait alors vingt-huit ans ; c'est presque de la vieillesse pour ceux qui commencent à vivre : cependant je la trouvais plus belle que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. N'as-tu pas remarqué qu'il y a des physionomies qui ne subissent pas l'action du temps et qui semblent porter l'empreinte d'une perfection éternelle? Au printemps de la vie, elles ont déjà la mâle austérité de la raison ; à son été, elles possèdent encore la fraîcheur du sentiment. Informe-toi de l'âge de l'Apollon? il a vingt ans pour les femmes et trente

pour les artistes ; il n'a point d'âge déterminé : c'est un dieu. Une créature d'une organisation très élevée doit participer de ce privilége, une femme surtout, une femme charmante pour aimer, et courageuse pour souffrir. C'est une ame. Quelques unes de mes impressions paraissaient avoir passé dans l'esprit de ma mère ; elle regardait la religieuse avec un étonnement respectueux, et attendait en silence qu'elle parlât, sans doute pour se rendre compte de son intervention inattendue dans cette scène de la solitude ; peut-être même fut-elle frappée comme moi, au premier

abord, de l'idée d'une protection surnaturelle, idée qui, chez un enfant, est le résultat nécessaire de la faiblesse et de l'ignorance; qui, pour une ame sensible, est l'illusion d'une croyance ingénieuse et poétique, et pour une ame éclairée des lumières de la religion, le fruit d'une conviction réfléchie et profonde. Il y a aussi des intelligences supérieures à l'homme, et cependant liées à sa destinée par un devoir de protection et d'indulgence qui viennent le soutenir à ses derniers momens, consoler son agonie et lui ouvrir, en pleurant sur ses affections terrestres auxquelles

pendant long-temps elles se sont associées, les portes d'une nouvelle vie qui n'aboutira pas à la mort. L'attitude, la physionomie, le caractère presque divin de cette figure d'ange qui s'élevait devant nous, prêtait quelque chose de palpable à ce rêve. Je n'en étais pas tout-à-fait désabusé quand elle rompit le silence : « Oui, vous « êtes mieux, dit-elle en laissant « échapper la main de ma mère. « C'est fini... pour aujourd'hui, « continua-t-elle en soupirant... « mais vous ne pouvez pas rester « ici, et il y aurait du danger à « poursuivre trop subitement vo- « tre voyage. Je vous reverrai à

« Vaucluse. » A peine elle avait achevé ces paroles, à peine elle en avait échangé quelques autres avec les habitans de la chaumière, qu'elle disparut comme une ombre, et qu'il ne resta d'elle que le bruit des plis de sa robe agitée par l'air frais du crépuscule. Je la conduisis long-temps du regard sur le sentier qui parcourt de ce côté les rives étroites de la Sorgue, et que suivait aussi, portée sur une claie de rameaux souples et doux, la chaise longue où ma mère avait été déposée : « Où al-« lons-nous? » dis-je à la bonne femme qui nous avait reçus, et qui marchait avec assurance

à la tête de notre petit cortége.
« Où irions-nous, répondit-elle,
« si ce n'est chez le docteur Du-
« breuil? Il n'y a pas un châ-
« teau à dix lieues à la ronde où
« votre mère puisse être aussi
« bien que dans la maison du
« médecin des pauvres. C'est un
« homme qui est bon, et qui est
« même savant. La sœur Laure de
« la Miséricorde et lui, c'est la pro-
« vidence du pays.—La sœur Lau-
« re de la Miséricorde! m'écriai-je,
« cette dame qui était là tout à
« l'heure? — Oui, mon enfant;
« une dame dont le cœur est aussi
« près de Dieu que le saint taber-
« nacle; et pourquoi pensez-vous

« qu'elle soit partie avant nous,
« et qu'elle nous laisse le plaisir
« de donner nos soins à votre
« mère, si ce n'est pour lui pro-
« curer un asile commode, des
« remèdes et du repos? Quand
« nous arriverons, vous verrez
« qu'elle n'y sera plus, parce
« qu'elle a bien d'autres malades,
« et que ce sont les plus néces-
« siteux qu'elle préfère. Le doc-
« teur est comme elle, et ne cé-
« derait pas à un millionnaire le
« lit d'un mendiant : mais il y
« a heureusement des places li-
« bres dans sa maison. Le nom-
« bre des malheureux diminue
« tous les jours : c'est une béné-

« diction qu'ils ont attirée sur la « vallée. Voyez, me dit-elle en « me saisissant vivement le bras... « C'est lui... »

C'était le docteur Dubreuil, venu à la rencontre de sa nouvelle malade. Il était loin d'avoir ce je ne sais quoi d'imposant qui venait d'ébranler mon ame à l'aspect de sœur Laure. C'était un homme de moyen âge, d'une mise propre et simple, d'une physionomie douce et triste, remarquable surtout par une expression de timidité qui lui donnait un air d'embarras et de gaucherie, plus intéressant que déplacé. Un fond de calme et de

dignité qui résultait sans doute en lui de la longue habitude d'une pure satisfaction de soi-même, relevait ce qu'il y avait d'humble et de gêné dans ses rapports avec les autres, et il était facile de sentir que le trouble de cette modestie naïve qui craignait d'être à charge même en obligeant, n'était pas l'effet d'une lâche faiblesse de cœur, mais celui d'une organisation trop fine, trop délicate, trop irritable peut-être, qui jugeait de tous les hommes par sa propre sensibilité. Comme on avait un moment reposé le siége de ma mère, il s'approcha d'elle avec respect, et après l'avoir sa-

luée de quelques paroles émues, il saisit son bras, le laissa doucement retomber, et passa lentement sur ses yeux la main qui venait de le toucher, sans donner aucun autre signe d'altération. Cependant je ne sais pourquoi mon cœur se serra quand je le vis se retourner de mon côté avec un sourire mélancolique dont l'expression m'était tout-à-fait inconnue, et me flatter d'une caresse que je ne comprenais pas davantage. Il me sembla que c'était ainsi que les belles ames pouvaient signifier leur protection à l'enfant qui allait rester orphelin. Ses premières paroles me

rassurèrent, et certainement il n'était pas de la destinée du bon Dubreuil de causer à qui que ce fût une peine de longue durée. Il effleura légèrement le sujet de la maladie de ma mère, qu'il avait distinguée du premier coup d'œil, ramena toute sa pensée sur l'accident particulier qu'elle venait d'éprouver, et dont les conséquences se réduisaient à l'obligation de quelques jours de repos dans un pays délicieux et dans une maison hospitalière où tout volerait au devant de ses besoins. Il lui peignit le charme de cette habitation qu'une tradition respectée présente comme élevée sur

l'emplacement de l'ancienne demeure de Pétrarque, et où l'on montrait encore à cette époque de vieux lauriers qu'il avait cultivés, les eaux d'un frais vivier creusé de ses mains au pied d'une haute muraille, et près duquel, abrité des vents orageux, il rêvait d'amour et de poésie. Ma mère, ranimée, prenait plaisir à cette conversation. Tout réveillait en elle le besoin et la jouissance de la vie : cet air vif du soir qui descendait embaumé le long des rives de la Sorgue; cette musique inexprimable qui se compose du bruit uniforme des eaux courantes, du bruit lointain des

eaux bouillantes qui se brisent, du murmure des rares arbrisseaux qui décorent le rivage, du cri sonore et intermittent des cigales; ce prestige des longs souvenirs, si délicieux pour l'esprit de l'homme, qui veut toujours conquérir quelque espace sur le temps, et qui, à défaut de l'avenir inaccessible à ses perceptions, rétrograde avec une sorte de joie sur les vestiges incertains du passé. Je l'accompagnais, mais bien plus tranquille. Quand nous arrivâmes enfin, la nuit était déjà obscure, mais je crus entendre s'agiter la surface du vivier, et les lauriers frissonner au souffle

du vent. Pétrarque ne m'était alors connu que de nom. Un peu plus tard, cette illusion passagère aurait été un enchantement.

Le repos était le remède le plus pressant qu'on pût apporter à l'état de ma mère. Un lit propre et commode, une chambre élégante sans luxe, une recherche attentive de ménagemens et de soins, qui prévenait tous les désirs et presque tous les dangers, ne me rassuraient cependant pas contre tous mes soucis. J'aurais voulu ne pas la quitter. Ses ordres seuls purent obtenir de moi que j'allasse occuper une pièce voisine où je ne trouvai pas le

sommeil. J'allais, je venais, je prêtais l'oreille à travers les fentes de la porte, et j'interprétais également en mal le bruit et le silence : je me couchai; il me sembla que j'entendais une plainte. Je me levai, et je n'entendis plus rien. Je m'appuyai contre la muraille, la tête sur les mains, retenant mon souffle pour ne rien perdre des moindres accens, des plus légers mouvemens qui se faisaient entendre dans cette nuit de séparation et de douleur. La fatigue m'accablait; le sommeil brûlait mes paupières; quelquefois je sentais mes jambes fléchir sous moi, et je m'imposais

de veiller et de penser, comme quand on veut sortir d'un songe fâcheux. Enfin je ne résistai plus à mon impatience; mais dans la crainte d'éveiller ma mère, je m'assurai de toutes les précautions possibles pour pénétrer mystérieusement auprès d'elle. La porte céda sans bruit; la chambre était éclairée. J'entrai doucement en suivant, le long d'un ample rideau blanc qui l'enveloppait, le lit où je la verrais du moins dormir : elle dormait en effet, elle dormait avec calme; et fâché contre moi-même, je calculais soigneusement les moyens d'une retraite prudente, quand je m'a-

perçus qu'il y avait là une autre personne qui veillait ma mère et qui priait. Elle était tournée dans un sens opposé au côté de la chambre par lequel je m'étais introduit, et c'est pour cela que j'avais échappé à son attention. Toutefois la couleur de sa robe, l'aspect particulier de sa coiffure, et surtout le sentiment de vive et touchante effusion qui semblait accompagner sa prière, ne me permirent pas d'hésiter longtemps sur le nom de la personne à qui je devais le double bienfait d'une sollicitude et d'une intercession inattendue. Ce ne pouvait être que sœur Laure de la Misé-

ricorde : je m'arrêtai un moment pour la contempler, et puis je me disposai à regagner ma chambre sans distraire l'ange tutélaire qui implorait pour nous le souverain dispensateur de tout bien ; mais à peine avais-je fait un mouvement, que sœur Laure se retourna, et que ses regards plus étonnés qu'effrayés se fixèrent sur moi avec une légère inquiétude à laquelle succéda l'intérêt le plus affectueux et le plus doux. Cependant elle ne me parlait pas, de peur de troubler le sommeil de ma mère, et se contentait de m'annoncer, d'un signe consolant, que la nuit serait bonne, et que

je pouvais être tranquille. Un sourire un peu triste qui passa sur ses lèvres, et qui paraissait manifester tout ce qu'elle était capable de concevoir encore de joie ou d'espérance dans la vie, me rendit la confiance dont j'avais besoin. La charité elle-même, personnifiée dans l'être le plus bienveillant de la terre... ou du ciel, n'aurait pas souri, s'il y avait eu pour la crise qui venait de s'achever, un péril à courir. Je regardai ma mère; je regardai sœur Laure; je fléchis involontairement un genou pour implorer sa bénédiction; elle fit trois pas, et je m'inclinai davantage en

évitant de la voir, parce qu'elle m'imposait un sentiment qui ne m'était pas connu. Je sentis alors sa main qui se glissait dans mes cheveux, légère, caressante et rapide comme l'air qui incline en courant un sillon d'épis verts, et qui n'est pas arrivé au bout du champ, que tout reste immobile. Je frissonnais de tous mes membres, quand le souffle de ses lèvres se rapprocha de mon front : « Va, dit-elle à demi-voix, va, pauvre Isidore! (elle avait entendu mon nom : ma mère l'avait probablement prononcé avant de s'endormir.) Dors en paix comme ta mère. Je te jure que tu l'em-

brasseras demain. Dieu ne repousse pas toutes mes prières. » Je me retirai pénétré d'une émotion presque indéfinissable, mais qui pouvait participer, si j'en sais juger aujourd'hui, de l'impression qu'une ame jeune commence à sentir dans ses rapports avec une femme charmante, et de l'adoration réfléchie qu'une ame sensible voue plus tard au génie et à la vertu. Je croyais recevoir deux révélations à la fois, celle d'un monde temporel, mais enchanteur, dont l'espérance venait me sourire, et celle d'un monde idéal et surnaturel qui me promettait des protecteurs

et des amis. Affranchi de toutes mes alarmes sur l'état de ma mère, parce que sœur Laure ne pouvait pas me tromper, j'attendis cependant le jour sans sommeil. Son image me suivait accompagnée de tant d'illusions nouvelles et ravissantes, que la seule idée pénible que m'inspirât ce prestige délicieux, c'était la crainte de le voir finir. Au premier rayon du soleil, j'entrai dans la chambre de ma mère avec les précautions dont j'avais déjà fait l'essai. Sœur Laure était sortie depuis un moment, et déjà remplacée par les bons paysans de la fontaine. Ma mère s'éveil-

lait. « Où est Isidore? » dit-elle. Je l'embrassai. « Où est sœur Laure? ajouta-t-elle. » Tu sais que mon cœur est jaloux, qu'il souffre impatiemment de n'entrer qu'à moitié dans les affections de ce qu'il aime par dessus toutes choses! Croirais-tu qu'il battit d'une double joie quand ma mère répéta : « Où est sœur Laure? » Je l'embrassai encore, et je lui dis : « Elle reviendra ! »

Depuis ce moment, la santé de ma mère ne présenta probablement plus aux nouveaux amis que la perspective du danger inévitable, mais encore éloigné, qui avait au premier abord excité

leur inquiétude et leur attendrissement; et la joie de la voir rétablie effaça rapidement toutes les impressions fâcheuses que son péril avait fait naître; il ne fut plus question que d'embellir sa convalescence, et de rendre son retour à la vie plus doux et plus délicieux encore par cette multitude d'égards délicats et de tendres prévenances qu'enseigne l'habitude de l'hospitalité. Tardivement rassurée sur l'inconvénient qui pouvait résulter d'une trop prompte continuation du voyage, l'amitié de notre hôte était parvenue à nous faire oublier les jours dans une suite de

distractions aimables qui s'enchaînaient comme malgré nous et qui appelaient toujours un lendemain. Enfin nous allions nous quitter; cela était résolu positivement pour cette fois, et la triste idée de cette séparation jetait dans nos rapports à tous, quelque chose de sombre et d'embarrassé. Déjà sœur Laure s'y était soustraite en s'absentant pour aller visiter au village, bien loin de notre route; et quoique jamais une parole inutile de sa bouche n'eût animé les conversations de la veillée, son éloignement laissait dans la maison une sorte de solitude qui ajoutait à la

gène de notre position et aux tourmens de nos adieux. Deux fois le docteur avait approché la table de jeu du fauteuil de ma mère; deux fois il avait ouvert un volume de Delille ou de Bernardin de Saint-Pierre, à la page marquée la veille : « Je vous « avoue, mon respectable ami, « dit ma mère, que mon atten- « tion serait encore plus agréa- « blement occupée par quelqu'un « de ces récits auxquels votre « bouche prête tant de charme. « Je n'oublîrai jamais l'histoire de « ces pauvres enfans de la ferme « incendiée, que j'ai vus chez « vous comblés des soins que

« votre humanité accorde à toutes « les infortunes, et je vous prie « de les faire participer à cette pe- « tite marque de l'intérêt que je « prends aux pauvres de votre « canton..... » En parlant ainsi, elle essuyait une larme, et déposait sa bourse dans les mains de M. Dubreuil. « Bien, bien, « Madame ! dit-il ; il vous sera « rendu bon compte de ce dépôt. « Nos pauvres pourraient s'en « passer à la rigueur, mais il ne « faut pas les priver d'une amé- « lioration inattendue dans leur « position, quand c'est la provi- « dence qui la donne : le luxe de « la charité doit être la plus pure

« joie de l'opulence ; mais pour-
« quoi vous en rapporter à moi
« sur la répartition de ce trésor,
« qui aurait acquis plus de prix
« s'il avait été distribué par vous-
« même ? Rien ne vous oblige à
« quitter Vaucluse dont l'air vous
« a été favorable, et nous pou-
« vons espérer que pendant quel-
« ques jours... — Revenons à
« notre sujet, reprit ma mère en
« lui pressant la main. Vous ha-
« bitez depuis long-temps ce vil-
« lage ; depuis l'enfance peut-être
« vous connaissez sœur Laure,
« puisque vous vous êtes rappelé
« devant moi je ne sais combien
« de circonstances qui appartien-

« nent à cette heureuse époque « de la vie, et j'ai cependant es« sayé inutilement à plusieurs re« prises d'obtenir de vous quel« ques renseignemens sur cette « femme extraordinaire. Je ne « puis m'y tromper. La jeunesse « de Laure n'a pas dû ressembler « à celle des autres femmes ; il y « a dans sa physionomie, dans « ses regards, dans la résignation « religieuse où semble reposer « son ame d'ange, toute l'histoire « d'une existence antérieure qui « n'a pas été épargnée par les pas« sions et par la douleur. Je vous « le déclare, mon ami, j'ai un dé« sir invincible de bien connaître

« ma Laure, et je suis sûre d'ac-
« quérir en la connaissant mieux
« de nouveaux motifs de l'aimer.
« — Madame ! » reprit le docteur Dubreuil avec un peu d'émotion. Puis il releva la tête en fixant les yeux sur moi au moment où je fermais les miens en me penchant sur le lit de ma mère. Je ne sais quel instinct m'apprenait que je pouvais être un obstacle à la liberté de ce récit qui m'intéressait si vivement, et dont mon heureux artifice allait me faire jouir sans réserve. C'est quelque chose de plus grave cependant que la curiosité d'un enfant. Il y avait là je ne sais quelle combi-

naison d'hypocrisie qui m'effraie et me fait rougir quand j'y pense. Les bienséances morales sont naturelles, mais la nature est moins sévère sur les bienséances morales que la raison. On n'est jamais aussi bon pour son propre penchant que par le sentiment réfléchi de ses devoirs et même de ses intérêts.

« Il dort, dit à demi-voix le « docteur Dubreuil. Ah ! puisse « dormir long-temps son cœur « aux orages de la jeunesse ! J'ai « toujours évité de suivre ce sujet « de conversation devant votre « fils. Il est dangereux d'agiter ces « fermens de malheur auprès des

« personnes mêmes qui parais-
« sent le moins exposées à les voir
« développer. On m'a raconté
« qu'un voyageur avait laissé
« tomber par mégarde, sur une
« pierre rase, quelques semen-
« ces d'aconit. Il fut épouvan-
« té d'en trouver l'année sui-
« vante, dans les environs, une
« moisson tout entière. Je me
« flatte cependant que si quel-
« ques unes de mes paroles par-
« venaient à ses oreilles, elles n'y
« laisseraient que l'impression
« fortuite d'un langage inconnu
« qu'il n'apprendra pas de long-
« temps. Il est trop vrai, Ma-
« dame, ajouta-t-il en baissant

« encore la voix, que l'histoire
« de la vertu la plus pure ne peut
« être écoutée sans ménagemens.
« Les belles vies sont marquées
« par des épreuves courageuse-
« ment subies, comme les belles
« navigations par des écueils ha-
« bilement évités. Il n'y a point
« de saint qu'on puisse accompa-
« gner du regard dans le voyage
« du salut, sans côtoyer des pré-
« cipices. — Il dort, reprit ma
« mère, et vos paroles ne se-
« raient tout au plus pour son
« esprit, comme vous venez de le
« dire, que des articulations sans
« valeur. » Cela était vrai, j'é-
coutais sans comprendre, par le

seul attrait de l'affection d'enfant qui m'intéressait à sœur Laure, et qui me faisait trouver quelque chose de délicieux au seul retour de son nom dans la narration de M. Dubreuil. Quant aux sensations dont il parlait, je m'en faisais une idée aussi vague que des illusions de féerie dont ma bonne m'avait bercé, et le nom de l'amour n'éveillait dans mon esprit qu'une image fantastique, dans le genre de celle du *chasseur infatigable*, du *follet* et du *roi des Aulnes*. Il y a plus : ce récit, qui m'est devenu si présent aujourd'hui et dont je me crois sûr de reproduire tous les détails

(comme le navigateur des côtes inconnues, qui transporte les fruits de notre occident jusqu'aux extrémités du monde, où ils parviennent sains et entiers, à part leur fleur et leur parfum); ce récit, imprimé dans ma mémoire d'une manière ineffaçable, s'en est effacé long-temps sans y laisser la moindre trace. Les amusemens variés de l'enfance, les distractions plus froides mais plus occupées d'une adolescence long-temps prolongée par une sage éducation, me l'avaient fait perdre de vue, quoique ce fût à peu de chose près l'impression la plus profonde de mon premier

âge. Ainsi, dans une courte carrière, l'objet le plus remarquable du voyage disparaît derrière l'objet le plus rapproché; une cheminée cache une forteresse, un chêne cache une forêt, un côteau cache les Alpes ; mais à mesure que la route se prolonge, l'obstacle fuit, descend, s'abaisse au niveau de la plaine, et le géant des montagnes se relève plus imposant, avec ses sommets de glace et ses aiguilles de fer.

La dernière observation de ma mère décida M. Dubreuil. C'est lui maintenant que tu vas entendre parler, ou plutôt dont je vais essayer de te retracer le langage,

autant que cela est donné à mon impuissance. Quelques années plus tôt, j'aurais encore retrouvé dans mon cœur l'expression du sentiment plein de naïveté et de jeunesse avec lequel je recueillais ces détails, et je serais parvenu peut-être à te faire goûter quelque chose du charme qui les accompagnait. Cherche ici les traits de ce tableau ; n'en cherche pas les couleurs..... Je ne peins plus.

Récit.

« Je vous ai d'abord parlé, Madame, dit-il après un moment

de méditation inquiète, d'un des motifs de l'embarras avec lequel j'entreprenais le récit que vous exigez de moi. J'en avais toutefois un autre qui ne me trouble pas moins. Ma propre vie s'est trouvée mêlée dans le petit nombre d'événemens que je suis obligé de vous raconter, et quoique j'y joue un rôle tout-à-fait sans éclat, il m'en coûte quelques efforts d'être obligé de ramener souvent votre attention sur une vie si vulgaire et si justement obscure; mais il y aurait peut-être une sorte d'orgueil dans ma modestie, si je sacrifiais à de pareilles considérations l'ensemble et la

vérité des détails qui ont excité votre curiosité. Je suis né d'une famille distinguée dont je ne porte pas le nom. Un mariage désapprouvé par ses parens condamna mon père à s'exiler bien loin d'eux, et, respectueux du moins pour leurs préjugés, il n'offensa point le sentiment exalté de quelques convenances, qui s'était opposé à son bonheur, par le tableau d'une existence déchue des droits que lui assurait la naissance, et par la honte d'un grand nom mésallié, pauvre et méconnu, mais satisfait de sa fortune et de son état, il s'occupa seulement du soin de me procu-

rer, dans des études sagement dirigées et appropriées à l'utilité publique, des ressources plus sûres que le brillant privilége des noms et des titres, et même que la garantie incertaine d'une opulence toujours précaire, tant qu'elle dépend de la destinée et des hommes, c'est-à-dire la modeste prospérité du travail, qui doit tout à lui-même, et n'a rien à redouter des événemens. A dix-huit ans, j'avais acquis quelques connaissances en médecine, et c'est la meilleure partie du faible patrimoine que me laissèrent mes bons parens, qui me furent, vers cette époque, enlevés en quel-

ques jours. Comme leur vie avait été un temps d'épreuve, le ciel voulut les dédommager de sa rigueur en les réunissant plus vite. Ils avaient sacrifié toutes les séductions de l'existence de convention que les hommes se sont faite, au bonheur d'être ensemble, et Dieu, propice aux affections pures et vraies, souffrit à peine qu'ils fussent un moment séparés. Quant à moi, je restai seul avec leur souvenir, leur exemple, et sans doute leur protection, car l'ange tutélaire des enfans, c'est leur père qui n'est plus. J'étais venu m'établir à Vaucluse, qui, moins fréquenté alors,

manquait souvent des secours de la science et de la charité ; mes premières opérations furent heureuses, et, contre l'usage, on m'en tint compte ; mon existence devait être heureuse aussi, puisque je jouissais, dès ce moment, d'un état honorable, d'une considération anticipée, dans laquelle un exercice bien plus long et bien plus éclatant aurait pu trouver sa récompense, et que je joignais à ces fortuites prospérités du travail, un esprit de modération qui bornait en toutes choses et à peu de chose la portée de mes désirs. Jusque là, d'ailleurs, je n'avais rien rêvé qui

passât les espérances d'une juste ambition, rien surtout qui fût la gloire ou le bonheur, parce que ce genre de faveur devait être réservé, selon moi, à un très petit nombre de créatures, et que je me connaissais assez pour ne pas aspirer à prendre part aux exceptions extraordinaires de la vie. Je croyais qu'un bien-être parfaitement assorti à mes vues, pouvait se composer de sentimens simples et doux, sans exaltation, sans exigeance, et qu'il n'y avait personne au monde qui refusât d'accorder un pareil retour à une ame bienveillante. Je cherchais partout ce contact de

sympathie et d'affection dont mes liaisons de l'enfance m'avaient présenté quelque ébauche, et dont quelques rapports inquiets et timides avec les femmes ne me laissaient encore entrevoir le charme qu'à travers le trouble d'une passion sans objet, que je subissais sans la comprendre. Une maladie de la mère de Laure, qui exigea mes soins et qui n'eût pas de suites sérieuses, mais qui me lia bientôt à cette famille par des habitudes de tous les momens, fixa mon sort sans l'éclairer. Je me fis encore illusion sur mes impressions nouvelles, parce qu'elles étaient nouvelles, et qu'il

n'est pas donné à une ame jeune de pressentir distinctement cette vie de l'amour, qui la saisit pour la charmer ou pour la perdre. Je connaissais la théorie des maladies mortelles, mais je n'en connaissais pas les effets, et je me promettais avec enchantement, dans la fièvre d'une passion mortelle, la douceur d'une innocente amitié. La destinée de Laure ressemblait presque en tout à la mienne. Sortie aussi d'une famille autrefois riche et heureuse, que de grandes injustices ou de grands malheurs avaient dépossédée, elle comptait parmi ses aïeux, s'il faut du moins

en croire les conjectures de quelques savans et les traditions plus assurées du peuple, cette Laure dont le nom célèbre fait la gloire de nos tristes rochers, et je ne sais quel prestige avait confirmé, malgré elle, cette singulière croyance dans la vive imagination de nos Provençaux. Il faut, pour vous en donner une idée, vous parler un moment de Laure à l'âge de seize ans.

Vous avez souvent remarqué la beauté de Laure, et vous croyez sans doute concevoir ce qu'elle devait être avant les cruelles altérations que lui ont fait subir les austérités d'une vie de privation

et de sacrifices. Cela serait possible, en effet, si rien n'était changé en même temps dans son organisation et dans son caractère, et si cette Laure, que nous admirons aujourd'hui, était en toutes choses la même que nous avons autrefois aimée. Pardonnez-moi l'expression d'un enthousiasme qui m'a rarement entraîné au delà des bornes de l'exacte raison, et que je me félicite de n'avoir jamais éprouvé que pour ce qui était réellement beau. Je me persuade quelquefois que la Providence, contente de son ouvrage, n'a pas voulu que les formes les plus parfaites

dont elle ait jamais revêtu une de ses créatures, fussent l'ornement d'une seule ame, et qu'elle a dérogé une fois à ses lois éternelles pour lui en donner deux, l'une modèle d'expansion et de grace, l'autre inimitable en courage, en constance et en perfection. Laure était la plus vive, la plus gracieuse, la plus séduisante des jeunes filles, avant de devenir une sainte et un ange sur la terre. Ses yeux, voilés aujourd'hui de tant de calme, étincelaient du feu de l'esprit, de la gaieté du cœur, de cette joie facile et ingénue que donne un bonheur qui ne coûte rien à la conscience; et

il fallait avoir étudié sa physionomie pendant quelque temps, pour y bien lire cette inspiration mobile et encore sans objet, mais déjà imposante, qui annonce le génie. Incertaine encore sur sa vie, elle laissait à peine deviner alors quelque chose de cette sensibilité pleine de charmes, hélas! et de dangers, qui embrasse avidement toutes les affections, toutes les erreurs, tous les égaremens excusables du cœur et de la pensée, et qui se perd dans une douce et trompeuse ignorance à travers tous les piéges des passions; mais personne autour d'elle ne pouvait lui con-

seiller les sages retenues d'une éducation prudente; personne ne l'avait osé. Laure exerçait l'empire de la bonté, de la piété, de la vertu sur tous ceux que l'autorité de la nature, des lois et de la religion, lui avait enseigné de prendre pour exemple. Ils ne recommandaient que Laure à l'admiration ou plutôt au culte de ses compagnes et de ses amis. Sa bonne mère, infirme depuis long-temps, aurait-elle pu blâmer en sa fille chérie l'excès touchant d'une bienveillance trop universelle peut-être, mais dont elle réunissait elle-même les épanchemens les plus précieux,

et qui lui avait fait, dans les ennuis de sa solitude, une source de consolation si vive et si pure? Quel en était l'inconvénient d'ailleurs dans l'état de choses où nous vivions? Vaucluse, presque désert, n'était fréquenté que par certains curieux d'un ordre d'éducation généralement fort élevé, qui n'avaient pas le temps d'y laisser l'exemple des vices, et dont le plus grand nombre ne l'y aurait pas apporté. Il est rare que l'amour des beautés de la nature, et le besoin des impressions solennelles de la solitude, trouvent place dans des ames dégradées par les excès du monde.

Quant à nous, les rapports qui nous unissaient se ressentaient en toutes choses de l'heureuse simplicité des mœurs de la vallée, et déjà parvenus aux plus belles années de la jeunesse, nous avions encore tout le bonheur des enfans. Laure seule commençait à se distinguer de tous par une puissance d'ame et un ascendant de caractère qui ne se révélait pas moins pour elle que pour nous. Sa gaieté si aimable, son abandon si naturel dans les réunions dont elle était la reine, tenaient plutôt des égards d'une indulgence supérieure, que de l'effusion d'une amitié fondée sur

l'égalité. Trop de perfections l'élevaient au dessus de ses amis, il y avait trop de respect et d'admiration dans notre tendresse, pour que nous pussions espérer auprès d'elle cette communauté intime de sentimens sur laquelle se fondent les douces familiarités de la vie. Aussi nous nous affligions, sans nous en étonner, de la voir se séparer de nous pendant une grande partie du jour pour s'égarer seule dans les sentiers de la vallée ou gravir les pentes escarpées des montagnes. Combien de fois l'ai-je suivie alors du regard, livrant aux vents sa longue chevelure noire, et s'ar-

rêtant d'espace en espace, les yeux élevés vers le ciel, comme pour lui demander des inspirations dignes d'elle, car elle s'apercevait déjà qu'elle n'était pas née pour la terre. Combien de fois ai-je interrogé mon cœur avec inquiétude sur le lien qui m'attachait à la destinée de Laure, et sur ce qu'il y avait de commun entre nous? Ma première confiance s'évanouissait, mes premières erreurs étaient dissipées. Je sentais qu'une ame si supérieure ne pouvait accorder à la mienne qu'un intérêt passager, et qu'il restait un monde entre nous deux. Cependant la direc-

tion involontaire de mes promenades me ramenait presque toujours au point où aboutissaient les siennes, quand elle arrivait entourée des enfans du village, et chargée de tous les tributs de leurs fleurs, poursuivie de toutes les importunités de leurs caresses, mais ne les évitant pas. Je ne savais pas encore que le signe d'une organisation parfaite, c'est d'aimer à être aimée. Quoique je n'eusse pas eu d'autre intention que de me trouver là au moment où elle s'y trouverait, je me persuadais à moi-même que je voulais m'en éloigner; je m'en éloignais avec ma brusquerie affectée et sans

doute maladroite, et rien ne peut donner une idée du mélange de délices et de terreur qui parcourait mes sens, quand sa voix, sa douce voix, faisait retentir à mes oreilles le nom de Paul, et me rappelait près d'elle. Que j'étais fier qu'elle s'occupât de moi et qu'elle me distinguât au milieu de ces enfans qui m'avaient si longtemps rendu jaloux de leur bonheur, eux qui goûtaient ce bonheur inappréciable sans le connaître. Au reste, mon cœur n'était guère plus habile que le leur à jouir des faveurs de notre commune destinée. Tourmenté de l'idée que ma présence n'était pour

Laure qu'un ennui toléré, je tremblais à son aspect, je craignais de rencontrer ses regards, d'interpréter ses paroles; je balbutiais des mots sans suite, et je m'éloignais souvent sans l'avoir vue. Libre de sa présence avant qu'elle m'eût congédié, je cherchais dans mon esprit ce qu'il aurait fallu lui dire; je me renouvelais les circonstances où nous nous étions trouvés, les occasions où j'avais pu l'entretenir avec liberté, et j'enchaînais avec une facilité si commode les demandes et les réponses des deux interlocuteurs, que je m'étonnais qu'on s'entendît si mal avec une per-

sonne qu'on aime et dont on n'est pas rebuté, quand il est si aisé de s'en faire entendre. C'était l'étude de tous mes jours, et elle était perdue pour toutes mes soirées. Laure avait des manières de me regarder, de me répondre, de se taire, qui déconcertaient ma faible science. J'étais surpris de perdre tant d'idées dans un silence, dans un geste, dans un mouvement d'un cil de ses yeux, dans le pli léger d'un des angles de sa bouche ou de son front; c'était une singulière puissance qui s'exerçait de plus en plus sur moi, et qui ne s'était pas encore nommée.

J'étais dans cette position diffi-

cile, mais dont les inquiétudes étaient rachetées par tant d'émotions délicieuses de tous les momens, quand une circonstance décisive changea tout-à-fait l'aspect de ma vie. Le jeune comte Raymond de Mornas, alors possesseur d'une fortune considérable, et maître de ce château, dont les ruines couronnent encore la montagne, précédé du bruit de quelques uns de ces incidens romanesques et bizarres qui intéressent les femmes, et qui donnent à un nouveau venu le plus puissant de tous les moyens d'intérêt, l'attrait de la curiosité, se réfugiait dans la vallée contre ses

propres passions. Jouet d'une coquette effrénée, à laquelle il avait eu le malheur de sacrifier la vie d'un de ses amis, et trop tard éclairé sur les piéges où l'avait entraîné son amour, le comte Raymond vouait, dit-on, le reste de ses années à la solitude, au milieu des rochers de Vaucluse. Les premiers jours de sa retraite répondirent à l'idée qu'on s'était formée de l'état de son esprit et de son cœur. Sombre et solitaire, il évitait tout le monde et ne paraissait s'occuper que de sa douleur. Aucune affection ne fut pendant long-temps capable de l'en distraire, et mes démarches empressées,

pour attirer son attention et pour faire renaître dans sa mémoire le souvenir bien récent encore de notre jeune amitié, ne parvinrent pas à le tirer de la profonde préoccupation où il était plongé. Naturellement craintif, et séparé de lui par une distance apparente de condition, je craignis de l'offenser d'une poursuite importune, et de lui rappeler trop vivement que les bancs de l'école nous avaient vus presque égaux. Nous avions été camarades, nous avions été rivaux dans ces luttes heureuses de l'émulation qui font briller les dispositions naturelles, développent quelquefois le talent, et sem-

blent quelquefois le faire naître. Deux fois le choix de nos juges incertains entre nous deux, nous avait donné le premier prix à partager, et deux fois le sort, plus juste que l'équité même, avait favorisé Raymond. En effet, si je l'emportais sur lui par un amour extrême du travail et une patience à toute épreuve, dont la mobilité de son esprit ne lui avait pas permis de subir le joug, il l'emportait bien mieux sur moi par la rapidité de ses conceptions, la vivacité de ses sentimens, et cette aptitude à tout embrasser et à tout connaître qui laisse bien loin les efforts de la patience et du travail. Ray-

mond avait alors mon âge, c'est-à-dire plus de vingt ans : il n'était pas remarquable par la beauté des traits, mais sa grande taille lui donnait quelque chose d'imposant, et l'habitude de sa physionomie et de ses manières, quelque chose d'original et de bizarre. Il avait d'ailleurs cette double renommée de courage hasardeux et de sensibilité passionnée qui embellit tous les hommes aux yeux des jeunes filles. Je servis plus que personne de mes récits officieux la réputation qu'on lui faisait dans notre petit cercle ; car il est si doux de dire du bien de ses amis, que je crois que c'est la seule

tentation qui m'avait induit au mensonge. Je connaissais quelques défauts à Raymond, quoique je ne me fusse jamais avisé de m'en rendre compte; je savais qu'il était extrême, inconsidéré, témérairement prodigue de confidences, de promesses et d'affections, sans défiance dans ses entreprises, sans puissance contre la moindre difficulté qui s'opposait à leur accomplissement. Je savais que l'exagération romanesque de ses sentimens allait de temps en temps jusqu'à la démence, et qu'il avait même laissé remarquer quelques indices de folie. Je savais enfin que c'était le mélange étonnant et

déplorable d'un héros, d'un maniaque et d'un faible enfant, mais je me gardais bien de le dire. Habile à défaire mon bonheur, je construisais soigneusement le sien; et quand je trouvais avec tant de joie le regard de Laure fixé sur moi, au milieu d'une improvisation à laquelle la chaleur de mon amitié prêtait probablement de l'éloquence, je m'attribuais follement l'intérêt que je venais d'appeler à mes dépens sur un rival inconnu. J'ai trop appris, Madame, à respecter votre honorable amitié pour craindre de laisser échapper ici l'observation peut-être un peu légère d'un

homme qui n'a aimé qu'une femme, et ne s'est occupé des autres que sous les rapports de bienveillance générale qui réunissent tous les êtres d'une même espèce. La singularité des mœurs est un moyen plus sûr de réussir auprès d'elles que l'abandon d'une ame naïve et le dévouement d'une ame tendre. Comme la protection de l'homme est pour votre sexe un besoin d'instinct, il aime à se confier à la force, et se défie de la timidité qui pourtant accompagne toujours l'amour véritable. Quoi qu'il en soit, l'effet de mon obligeant enthousiasme passa toutes mes espérances. Quand Raymond

daigna paraître parmi nous, il était aimé de tout le monde, et surtout, peut-être, de celle que j'aimais. Je ne tardai pas à le soupçonner.

Raymond était bien tel que je l'avais connu deux ans auparavant; mais son esprit avait acquis plus d'éclat, ses nobles qualités plus de moyens d'ascendant, ses passions plus de véhémence. Il avait les mêmes vertus et les mêmes défauts, mais l'âge avait donné aux unes et aux autres plus d'expansion et plus de vigueur. La fréquentation des femmes, le commerce incendiaire des coquettes, les déceptions irrépara-

bles du premier amour, devaient porter une ame si accessible à toutes les impressions, à un degré d'exaltation difficile à concevoir pour moi, dont la vie régulière et simple n'avait été animée jusque là que de quelques doux prestiges. La violence de ses idées habituelles, le désordre hyperbolique de son langage, me causèrent un étonnement pénible, et je m'affligeai de trouver je ne sais quelle révélation douloureuse des infirmités de l'esprit de l'homme, jusque dans une organisation si choisie et si favorisée par la nature. Sa mémoire ne conservait que des souvenirs tristes et

terribles; son cœur ne paraissait nourrir que des projets désastreux et des pensées téméraires. Sa conversation était entraînante, mais elle produisait le même effet qu'un spectacle qui bouleverse, qui déchire, et dont on ne peut détourner son attention tant que la cruelle curiosité qu'il excite n'est pas entièrement satisfaite. Cet état, ou plutôt ce déplacement extraordinaire de pensées, donnait à son éloquence naturelle une puissance dont ma faible raison elle-même avait peine à se défendre. Qu'on juge de l'empire qu'elle exerçait sur le cœur sans défense de quelques jeunes filles

qui n'avaient jamais entendu raconter aux voyageurs de Vaucluse que les simples récits de la vie ordinaire. Celle de Raymond semblait préparée pour un ordre de choses impossible, et faire partie d'un monde qui n'avait rien de commun avec le monde connu. J'ai remarqué souvent depuis que la plupart des hommes qui sont portés comme Raymond dans des vies nouvelles par l'originalité de leur caractère, la bizarrerie de leurs principes, ou le malheur des événemens qui se sont emparés d'eux, sont sujets à échouer contre le premier obstacle que leur offre l'organisation de la société,

tout inerte qu'elle est, et que leur activité mal employée finit par se consumer en faiblesses indignes de l'être le plus vulgaire. Mais alors, l'étrange seul nous frappait, et la sombre mélancolie du nouveau solitaire de la vallée de Vaucluse fit oublier un moment, surtout aux femmes, la renommée du solitaire immortel qui l'avait illustrée autrefois. Il n'y avait qu'une Laure à opposer à Laure, et on commençait à parler de Raymond comme on avait parlé de Pétrarque. Le beau est bien loin d'avoir le privilége exclusif de faire naître l'enthousiasme des esprits jeunes encore

et peu exercés. Il suffit pour cela de ce qui est inaccoutumé, et même de ce qui est inconnu; et dans les ames dont je parle, cet enthousiasme est une religion.

L'arrivée de Raymond, qui n'avait été long-temps pour moi qu'un événement sans conséquence, et qui ne semblait pas devoir exercer la moindre influence sur mon sort, est cependant l'événement de ma vie. Elle termine des incertitudes dont je ne serais jamais sorti, elle éclaire des soupçons que j'osais à peine concevoir. Elle m'obligea enfin à renoncer au monde imaginaire où mes illusions m'avaient jusque

là retenu, pour comprendre et pour embrasser les relations et les devoirs de la vie tristement positive à laquelle nous sommes condamnés sur la terre. Surpris par cette féerie d'innocent bonheur que je goûtais sans en apprécier tout le charme, parce que rien ne m'avait appris encore à en mesurer la durée, je m'imaginais qu'il était naturel d'exister ainsi, et qu'il n'y avait pas de raison pour voir finir un bien-être d'esprit et de cœur qui résulte de tout ce qu'il y a d'heureux autour de nous, et qui ne coûte rien à personne. Un instant me détrompa : ma vie se sépara tout à coup

en deux époques bien distinctes, celle d'une erreur charmante qui venait de finir, celle d'un long désabusement qu'aucune erreur ne viendra jamais enchanter. Un entretien de Raymond, ou plutôt quelques mots insignifians en apparence, quelques propos plus vagues encore, plus empreints de je ne sais quelle mysticité romanesque et rêveuse, que ceux dont se composait sa conversation ordinaire, mais qui se rapportaient évidemment à ma pensée commune entre nous deux, me forcèrent à réfléchir sur les obstacles mutuels que nous pouvions nous opposer dans cette retraite si sim-

ple et si bornée, où l'un vivait par nécessité et l'autre par choix, sans concurrence d'ailleurs, ni d'industrie, ni de fortune, ni d'ambition. Laure était le seul point qui rapprochât, qui confondît nos relations, nos pensées, et peut-être nos projets et nos vœux. Cette idée fut une révélation tout entière. Elle était à peine parvenue à mon cœur, que je compris que j'avais un rival, que j'étais jaloux, que j'aimais, que j'adorais cette Laure, dont le doux commerce ne m'avait promis jusqu'alors que du bonheur, et faisait naître en moi pour la première fois un profond sentiment d'amertume et de dé-

sespoir. Cette situation devint si pénible, que je jurai de m'en affranchir au prix même du bonheur qui me restait, et qui avait long-temps comblé mes désirs. L'insupportable dépit d'une folle vanité trompée, m'inspira plus de courage que je n'en avais trouvé dans ma tendresse et dans mes espérances.

C'était le jour d'un de ces anniversaires qui réunissent à la fontaine de Vaucluse un concours immense de voyageurs, mélange bizarrement composé de quelques enthousiastes de l'amour et du génie, de quelques admirateurs du talent, de beaucoup de

curieux, et d'un plus grand nombre d'oisifs, heureux de perdre une journée dans quelques distractions futiles dont ils ne comprennent pas l'objet, mais qui couvrent du moins leur inutilité du prétexte d'une occupation. J'accompagnais Laure, et je remarquais, depuis un moment, que son esprit, toujours plein de condescendance et d'égards pour les personnes qui l'entouraient, ne prêtait plus à mes paroles qu'une attention vague et distraite. Ses yeux, attachés sur un point élevé des rochers où il n'existe point de sentier, paraissaient occupés d'une vision extra-

ordinaire. Son bras, qui ne s'était jamais confié au mien avec un abandon sans réserve, le pressait d'un mouvement presque convulsif; des accens inarticulés s'échappaient de ses lèvres tremblantes; enfin elle poussa un cri, et je vis, à l'endroit qu'elle fixait d'un regard si passionné, Raymond courir à la pente du précipice, entre les rochers et l'abîme, sans autre appui que les rejets flottans de quelque arbuste sauvage dont les semences avaient été portées là par les orages de l'arrière-saison. Comme je savais que ces exercices effrayans étaient des jeux pour sa témérité, je ne

participais aux inquiétudes de Laure que par l'intérêt que je prenais à elle-même, et j'essayais de la rassurer en lui rappelant mille exemples de l'audace heureuse qu'il venait de faire briller à ses yeux, quand Raymond descendit, ou plutôt s'élança devant nous du dernier rocher, jeta dans la main de Laure une touffe de petites fleurs bleues qui croissent dans les fentes des pierres, aux endroits élevés, et disparut sans attendre une parole. Je me rappelai que Laure avait quelquefois parlé devant nous de ces fleurs bleues dont la conquête exigeait à la fois de l'adresse et

du courage, avec ce charme de sensibilité que son imagination savait prêter à tous les objets de la nature. Il y avait sur ce sujet une jolie tradition des jeunes filles, qui racontait que ce présent mystérieux était le gage assuré d'un fidèle amour, et que jamais un homme, destiné à devenir inconstant, n'avait entrepris de s'en emparer sans tomber dans le précipice. J'en conviendrai sans peine, ce langage exalté des passions, cette superstition de sentimens, flattaient mon esprit sans être compris de mon cœur, et produisaient sur moi l'effet d'une langue harmonieuse

et cadencée qu'on n'a jamais entendue. Elle charme l'oreille, mais elle ne porte aucune idée distincte à l'intelligence. L'ame de Laure, au contraire, avide de ces émotions singulières qui n'exercent toutefois que des facultés très élevées, fournissait avec délices des pensées qui me restaient les plus étrangères, et j'avais souvent remarqué dans ses yeux, même avant l'arrivée de Raymond, quelque secrète douleur de me trouver presque indifférent aux prestiges que son génie mobile multipliait sans cesse autour d'elle. Ce jour là surtout, je ne pouvais mécon-

naître l'incroyable distance d'organisation qui nous séparait l'un de l'autre, et je ne doutais pas que Laure ne fût occupée de la même idée, tant ses regards détournés de moi semblaient éviter d'être obligés à l'aveu qu'un de mes tristes regards allait leur demander; mais, je le repète, cette situation inopinée m'avait donné de la résolution, et je ne sais quelle puissance de désespoir qui triomphe un moment de toutes les timidités de l'amour. « Laure! lui dis-je en prenant « vivement sa main qui contenait « ces fleurs détestées; Laure, « vous aimez Raymond!... Que

« vous ai-je fait pour trahir mon
« cœur, pour tromper, pour
« anéantir mes espérances? Lau-
« re! vous m'avez perdu.—Hélas!
« mon ami, me dit-elle en rame-
« nant sur moi des yeux effrayés,
« je ne le savais pas! je vous prie
« de me pardonner. — Vous par-
« donner! jamais, jamais! C'est
« mon bonheur, mon existence
« tout entière!... Mais, avez-vous
« bien réfléchi?... êtes-vous sûre
« que vous ne m'aimez pas?... —
« Que je ne vous aime pas! re-
« prit-elle avec ardeur; ah! Dieu
« m'est témoin que depuis la perte
« de mon père, aucun homme
« n'a été plus présent à ma pen-

« sée, n'a eu plus de part à ma « tendresse et à ma reconnais« sance. Aujourd'hui même, cher « Paul, l'amitié qui m'attache à « vous n'est altérée par aucune « comparaison, et je sens que « vous êtes aussi nécessaire à mon « bonheur que le bonheur même... » J'écoutais tout cela avec un inconcevable mélange de désespoir et de joie. J'étais un des êtres qu'elle aimait, que son cœur avait choisis! Quelques jours plus tôt, cette idée aurait suffi à ma félicité éternelle..... Mais un autre était plus aimé que moi; je n'en pouvais douter. Je repris la phrase de Laure avec

une intention cruelle : « Aussi nécessaire que le bonheur même! et le bonheur, c'est Raymond! » Elle ne répondit pas. « Le bonheur, c'est Raymond! répétai-je en passant la main avec force, mais sans violence, dans ses cheveux flottans; parlez, répondez-moi!... » Elle laissa tomber sa tête sur son épaule en me regardant avec un calme plein de fermeté que je ne connaissais pas encore à sa physionomie : « C'est Raymond! » répondit-elle. Je le savais déjà; mais l'assassin bienfaisant qui, au même instant, m'aurait frappé d'un coup de poignard par derrière, m'aurait

épargné la plus amère douleur de ma vie. J'avais cependant gagné à cet éclaircissement la conviction horriblement rassurante que rien ne manquait plus à mon malheur. Il ne me restait rien à espérer, mais il ne me restait rien à perdre. Je ne pouvais plus être heureux, mais je ne pouvais pas devenir plus à plaindre; je fus surpris de la facilité avec laquelle l'ame s'accoutume à ces cruelles révolutions. Laure était plus émue que moi; elle l'était trop pour ne pas me toucher. Je repris sa main avec réserve, avec respect; elle ne m'appartenait plus! « Je ne vous demande pas,

lui dis-je, si Raymond est digne en tout de votre cœur. Il le faut bien, puisque vous l'avez choisi; mais avez-vous pensé à l'avenir de cet amour inconsidéré? » Elle me regarda d'un air inquiet : sa défiance me fit sourire, car j'étais sûr de la pureté du sentiment qui m'inspirait cette question. « Vous êtes noble, continuai-je, mais vous avez la simple aisance qui suffit aux habitans de notre vallée, et Raymond est un des plus riches héritiers du comtat. Croyez-vous que rien du moins ne s'oppose à votre bonheur? la perte du mien ne serait pas trop achetée à ce prix. — La perte de

votre bonheur! s'écria-t-elle. — Bien, bien, repris-je aussitôt; ce n'est pas de mon bonheur qu'il s'agit : croyez-vous, je le répète, que rien ne s'oppose au vôtre? — Il m'aime, répondit-elle. » Hélas! Madame, ne vous étonnez pas que de pareils entretiens laissent de profondes traces dans la mémoire, et qu'on en conserve aisément jusqu'aux moindres circonstances. C'est dans ce petit échange de paroles que la vie s'arrange et se finit. Ce mot de Laure me révéla plus de secrets que l'observation et l'amour même ne m'en avaient jamais appris. Raymond l'aimait!

Laure ne s'était pas informée d'autre chose. Enfin mon cœur savait tout et perdait tout, et je m'étonnai qu'il ne se brisât pas dans mon sein. Je crois vous avoir dit que, pendant cette pénible conversation, qui dura bien moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour la raconter, j'avais ressaisi la main de Laure, sa main qui palpitait, humide et brûlante, dans la mienne, sans chercher à se ravir au faible effort que je faisais pour la retenir. Je l'abandonnai tout-à-fait au moment où le dernier bruit de sa voix expirait à mon oreille. Dans le même instant, je vis Raymond

reparaître au détour du sentier, et je crus que le néant s'ouvrait devant moi. Il n'y avait plus de passé, plus d'avenir! « Soyez heureuse, dis-je à Laure, et ne me haïssez jamais! » Je crois qu'elle se révolta contre cette idée, car elle était accoutumée à mêler quelque exagération à tous ses sentimens, et l'amitié qui lui restait pour moi était plus vive, plus passionnée, plus faite pour combler les vœux d'un cœur noble et sensible, que le frivole amour et l'ivresse passagère des autres femmes. Quelques unes de ses paroles m'accompagnèrent, mais je ne les entendis pas;

j'étais trop impatient d'être seul et de m'appartenir pour toujours. Je rétrogradai amèrement sur le souvenir de ma vie, et je conçus que toutes les affections dont j'avais joui se renfermaient désormais dans l'étroite enceinte de la fosse où mon père et ma mère étaient réunis. Seul, absolument seul sur cette terre immense, dont les vivans se disputent les joies, il ne m'y restait de commerce qu'avec les morts. Toutes les communications de mon ame se partageaient entre deux habitans d'un monde détruit dont je savais le chemin. Dans celui que j'étais maître de former derrière

moi, je n'avais plus à recueillir que des humiliations et des douleurs. Je dis : « J'irai. »

Mon éducation m'avait inspiré des idées sévères sur les devoirs de l'homme envers Dieu et envers la société. L'exemple et les leçons de mon père me rappelaient des principes que j'aurais été incapable d'enfreindre dans toutes les occasions communes de la vie. Je regardais le suicide comme un crime horrible aux yeux de la simple sagesse humaine, et j'étais chrétien ; mais l'étude des sciences méthodiques avait donné à mon esprit cette facilité captieuse de sophisme qui

égare l'expérience la plus éprouvée, qui séduit la raison la plus affermie. Il y avait deux hommes en moi : l'un qui était plein de soumission et de respect pour les règles établies, l'autre qui savait l'art insidieux de les éluder. Je croyais qu'il n'était permis à personne, dans l'ordre régulier des choses, de disposer de son existence, mais un affreux besoin de mourir me faisait concevoir la possibilité d'une exception légitime. Mon père, ma mère étaient morts; je n'avais jamais eu de frère; je n'avais jamais connu de parens. Ceux qu'il m'aurait fallu chercher n'auraient pas avoué

ma naissance, et ne connaissaient pas mon nom; le seul ami de mon enfance, dont le souvenir fût encore un besoin pour mon cœur, devait penser qu'il avait quelque intérêt à ma mort. Ma mort ne serait peut-être pas inutile au repos de la seule femme que j'eusse aimée. Les élèves que mes soins avaient formés pouvaient suppléer à mes travaux, et leur bien-être s'augmenterait de mon absence, sans augmenter les frais de la charité, sans diminuer les modiques ressources de la misère. Je me flattais, à la vérité, de laisser quelque souvenir et de coûter quelques larmes. Quel

suicide s'est frappé sans emporter cette consolation au tombeau? Qui sait si jamais un jeune homme tendre et timide n'y a été déterminé par le désir d'exciter l'intérêt qu'on refusait à sa vie, et d'occuper un moment la sensibilité d'une femme dédaigneuse? J'étais sûr du moins de ne pas léguer à celles qui m'avaient connu le désespoir d'une perte irréparable : Laure aimait Raymond, et ma mère était morte. L'événement, indifférent à tous, qui me retrancherait du nombre des vivans, ne ferait pas tomber un seul lambeau de crêpe sous le ciseau de la modiste insouciante qui

taille au hasard les ornemens d'un bal ou les parures lugubres d'un convoi. C'est tout au plus si ces enfans qui conduisent ordinairement les voyageurs à la fontaine de Vaucluse iraient leur dire un jour : « C'est là que M. Dubreuil, que ce pauvre M. Dubreuil est mort. » Il n'y aurait, dans tout l'ensemble de la création, qu'un homme de moins; un homme, anneau inutile de la chaîne des êtres, et qui en disparaîtrait sans rien changer à son harmonie. Ces idées m'avaient conduit jusqu'au bord du gouffre.

Le soleil se couchait, la cabane était fermée, la vallée déserte;

ces lieux, qui peu de momens auparavant retentissaient des clameurs et du chant des voyageurs, n'étaient plus troublés que par le cri d'un oiseau errant ou le bruissement d'une phalère étourdie qui frappait, du battement réitéré de ses ailes, le feuillage dont elle cherchait à se dégager; seulement, du côté de Vaucluse, on entendait encore quelques murmures confus que le vent amenait de temps à autre et remportait avec lui, et qui importunaient mon oreille du souvenir de leur joie. Je me figurais Laure appuyée sur le bras de Raymond; à ses pensées, suspendue à ses

paroles et heureuse d'occuper la vanité de son vainqueur, pendant que j'allais mourir; je croyais la voir se pencher contre son épaule, sans s'apercevoir qu'elle allait flatter ses lèvres des ondes égarées de sa chevelure, et se lier à son bras dans un passage difficile, sans craindre de le presser avec trop de tendresse. Les baisers que sa bouche avait sans doute déposés en secret sur les fleurs bleues qu'il avait conquises pour elle, la bouche de Raymond les avait peut-être retrouvés, et l'ivresse d'un bonheur qui avait brûlé mon sang était peut-être perdue pour lui; enfin je sentais que tout

finissait, et que l'instant où la dernière rumeur d'une voix humaine expirerait dans la solitude, me laisserait assez seul, assez oublié, assez maître de mes volontés pour aspirer, au moins sans obstacle, à la liberté de la mort. Vous connaissez les rochers écailleux qui embrassent la source de quelques saillies inégales : je suivis leurs détours étroits et glissans, avec une intention dont j'ose à peine me rendre compte, jusque vers cette grotte profonde qui occupe la gauche de l'abîme, et dont une tradition bizarre, que je vous ferai bientôt connaître avec plus de détails, défend l'ap-

proche aux esprits superstitieux. Il n'y a point d'exemple que le téméraire qui en a tenté l'accès ait joui d'un bienfait commun à presque tous les hommes, celui de la mort naturelle; mais on ajoutait qu'une conscience pure y recevait quelquefois des révélations merveilleuses de l'avenir, et même de l'incompréhensible éternité qui doit suivre notre vie. Soumis avec respect aux enseignemens de la foi, mais assez indocile aux folles et trompeuses crédulités du vulgaire, j'avais cependant rendu grace à l'ingénieux mensonge qui épargnait les jours de tant de voyageurs aventureux.

La religion pratique elle-même est pleine, comme toutes les institutions de l'homme, de bienfaisantes erreurs qui prouvent la divinité de son origine. Elle a dû être appropriée à la faiblesse de nos organes et mesurée sur la portée de notre intelligence. Quant à moi, les périls qui auraient alors menacé mon existence étaient plus faits pour m'inspirer de l'impatience que de l'inquiétude; mais l'approche certaine de la mort commençait à appeler mon attention sur d'étranges secrets, sur ces mystères impénétrables d'une vie nouvelle dont je n'étais éloigné que d'un pas. Je me glis-

sai entre le cratère de la Sorgue et les parvis recourbés des rochers jusqu'à l'entrée de la caverne ; je touchai enfin de mes mains ses murailles arrosées de l'eau des infiltrations, ses voûtes inégales qui tantôt se dérobaient à moi, tantôt s'apesantissaient sur ma tête, et ses parvis si froids ! et je tombai d'accablement au cri aigu des chauve-souris qui sifflaient au fond de leur trou, et des martinets effrayés qui m'effleuraient dans leur vol.

Je connaissais l'obscurité des nuits ténébreuses, l'humidité pénétrante des lieux souterrains, le muet silence des grottes et des

catacombes ; mais jamais une obscurité plus profonde, un silence plus morne et plus absolu, ne m'avaient rendu plus inutile l'exercice de mes sens. L'eau elle-même n'avait point de bruit ; l'air lui-même était immobile. Toutes les brumes pesaient sur moi, je touchais toutes les ténèbres, mais il n'y avait pas un courant qui les agitât et qui rappelât que ce triste abîme faisait partie du monde animé. Le contraste du calme inaltérable de cette retraite, avec l'agitation de la foule que je venais de quitter, et le délire des passions que je venais d'apprendre, faisait sur mon es-

prit l'effet d'une transition salutaire que la Providence avait daigné préparer entre mon existence et ma destruction. Je me félicitai de faire si vite l'apprentissage du tombeau. Goûter la mort, était un bien qui jusque là m'avait paru manquer à la plupart des morts volontaires. J'en jouissais avec une pureté sans mélange. L'univers se peignait encore à ma pensée, et je m'étais déjà dérobé à l'univers; la haine même d'un assassin qui aurait retrouvé ma trace n'aurait pas violé mon asile, inaccessible à toutes les témérités, si ce n'est à celle du désespoir.

Le désordre de ces idées doit effrayer une ame aussi pure, aussi parfaite que la vôtre. Je ne m'en souviens pas non plus sans rougir ; mais vous avez exigé ce récit, et je me ferais un reproche d'en altérer la moindre circonstance pour épargner une humiliation à mon amour-propre ou un regret à ma raison. La funeste résolution à laquelle le malheur m'avait réduit ne prouvait pas cette apostasie cruelle de croyance et de sentimens, qui est la dernière infortune et le dernier excès d'une sensibilité trahie ; je croyais seulement que la solitude sans bornes où le ciel m'avait jeté, m'an-

nonçait assez que je n'avais plus de patrie sur la terre, plus de séjour dans le temps, et que mes obligations rompues avec mes liens, me laissaient libre de partir. Il y avait peut-être un monde où je serais utile; et qu'étais-je dans celui-ci? Qu'on se représente la situation d'une pauvre créature qui ne tient au reste de la société que par des douleurs, qui reçoit de jour en jour la conviction mortifiante qu'elle n'est qu'un fardeau pour les autres, et qui entreprend généreusement de se réfugier dans le sein de Dieu pour ne porter ombrage à personne! C'était au moins une

touchante illusion ; mais cette illusion était un crime. Je priai, je pleurai, je pressai de mes lèvres ce rocher qui passait pour n'avoir été touché que par les démons. J'osai consulter Dieu, et Dieu me répondit par un bienfait. Un doux repos descendit peu à peu sur mon cœur, un doux sommeil descendit peu à peu sur mes paupières. Je dormis.

Je n'avais jamais connu jusqu'alors le trouble de ces rêves orageux qui tiennent l'ame suspendue entre la crainte et le besoin du réveil; je n'avais jamais cherché dans les apparences fantastiques des rêves, les leçons

d'une sagesse mystérieuse ; je n'attachais aucune peine à ces allégories décevantes sous le voile desquelles une prévoyance inexplicable éclaire l'esprit, et certifie l'avenir de quelques êtres prédestinés ou crédules ; mais je pense aujourd'hui même, et je ne rougis pas de le dire, qu'il y a quelque chose de vrai dans ces confidences du sommeil ; que la nuit porte de sages conseils, comme le disent tous les peuples, et qu'un nouveau monde s'ouvre devant l'intelligence et la sensibilité, dégagées de l'influence de nos organes assoupis. Je ne chercherai pas à vous faire partager

cette opinion en l'appuyant d'un exemple qui ne prouverait d'ailleurs, à vos yeux, que la préoccupation d'une ame exaltée par le malheur. Je me suis fait une espèce de religion de conserver le secret de ces visions imposantes, faciles peut-être à expliquer par les simples lois de la nature, qui me rendirent à moi-même et me sauvèrent des piéges de mon désespoir. Quoique fort éloigné de les regarder comme un miracle opéré dans l'inutile intérêt de ma vie, je ne puis m'empêcher de les regarder du moins comme un bienfait, puisque l'impression qu'elles produisirent sur moi me

préserva d'un attentat détestable; et le hasard seul eût-il enfanté, comme je le crois, ces combinaisons singulières d'idées et de sentimens qui détrompèrent, sans la participation de ma raison, toutes les folles déceptions de mon cœur, l'inertie de cette aveugle puissance qu'on lui attribue ne me dispenserait pas envers le hasard lui-même d'une sorte de reconnaissance. Jamais le réveil d'un homme qui s'est endormi dans sa force, et qui retrouve le jour avec la fermeté d'une détermination assurée, n'a été plus calme et plus résolu que le mien. Je venais d'acquérir, je ne sais quel

pressentiment d'une vie laborieuse et souvent éprouvée, mais qui ne manquerait ni de douceur ni d'estime; j'avais vu les flots de l'abîme regorger jusqu'à moi, et réclamer en rugissant la victime que leur promet toujours le voyageur audacieux qui ose visiter la caverne de l'esprit; une vague obstinée surtout montait à mes côtés en demandant sa proie, et se retirait pour m'attendre; mais une autre pensée avait absorbé mes esprits et me délivrait de toutes les craintes. Je rêvais que j'étais appelé à la vie religieuse sur la terre, que le salut m'était promis dans le ciel, et ces idées,

peut-être imaginaires, mais plus distinctes alors pour moi que le propre sentiment de mon existence, ne me laissaient qu'une trace confuse des distractions de l'ame insensée qui a perdu la vue de Dieu. Je sortis de la grotte au premier rayon du jour; je parcourus la vallée, les campagnes agrestes de l'île, la route pittoresque et variée d'Avignon, sans qu'une seule faiblesse de mon cœur me rappelât les égaremens de la veille. Le soleil était à peine à son midi, quand je tombai au pied des autels que je venais servir, et une satisfaction intérieure, incomparablement plus douce

que toutes celles de l'amour, m'annonça que mon dévouement avait été présenté et qu'il était accueilli.

Je passerai rapidement sur les circonstances qui me sont tout-à-fait personnelles, et qui ne se lient à mon récit que pour en soutenir la faible trame par l'indication de quelques époques et de quelques faits. Les heureuses inspirations de la nuit d'épreuve que le ciel m'avait donnée, se fortifiaient tous les jours de plus en plus dans mon cœur, et les événemens qui se passaient alors, les excès sanglans d'une révolution annoncée par d'effrayantes

catastrophes, et qui n'a laissé nulle part de souvenirs plus désastreux que dans nos déplorables contrées, concouraient à nourrir mon ame de fortes leçons et de méditations sérieuses. Mais l'amour, qui l'avait occupée tout entière peu de temps auparavant, abandonne rarement sa proie sans se ménager quelques droits sur elle; et encore inquiet des suites de la victoire que je venais de remporter sur une passion funeste, je n'avais pas cessé de me croire obligé à la combattre. Parmi les moyens que j'avais essayés avec plus ou moins de bonheur, il n'en était point qui m'eût réus-

si plus souvent que la prière. Mes jours et mes nuits s'écoulaient dans cette effusion solennelle d'une pieuse confiance où la faiblesse trouve tant de forces, et la douleur tant de consolations. A la vérité, je ne pouvais demander qu'une chose à Dieu : c'était d'oublier Laure, dont l'idée, trop présente à ma mémoire, s'élevait quelquefois encore comme un écueil insurmontable entre mes résolutions et le port assuré du repos éternel ; mais mon imagination, habile à exploiter les dernières ressources d'une tendresse déçue, avait trouvé le secret de varier à l'infini cette

prière toujours semblable, en reproduisant sous tous les aspects, aux yeux du juge secret de mes pensées, le tableau de mes agitations intérieures. Implorer de la céleste bonté la triste faveur de ne plus penser à Laure, c'était m'occuper de Laure; c'était peut-être, hélas! ne m'occuper que d'elle. Cependant j'étais parvenu à me persuader que cette distraction était sans faiblesse et cette passion sans péché; car rien de plus ingénieux que les erreurs de l'amour pour tromper la piété même et pour la forcer à importuner le ciel des anxiétés orageuses d'une raison mal guérie. Le saint prêtre

qui me dirigeait dans les travaux de ma pénitence, et dont l'austère vertu n'avait jamais connu les honteuses infirmités d'une débile jeunesse, m'encourageait dans l'exercice de cette pratique, dont la forme lui déguisait l'objet, et dont le but lui cachait le péril. Plus sévère sur le reste de mes rapports, il avait exigé de moi de rompre toute communication avec les habitans de la vallée, de m'abstenir de toute information sur leur état, et j'avais rigoureusement obéi. Je savais du hasard seul, que Raymond, rappelé avec de vives instances par ses parens, était depuis quelque temps de re-

tour à Avignon, et qu'il était question de fixer cette ame mobile et romanesque par un établissement conforme à ses vœux les plus doux. Je ne doutai donc plus que l'orgueil de sa famille, facilement vaincu par les charmes innocens et les touchantes vertus de Laure, n'eût consenti à l'union de ces amans. C'était le dernier de mes sacrifices, et j'en reçus la nouvelle avec une sorte de joie, parce qu'il me semblait démêler, dans les circonstances qui concouraient avec elle, l'effet d'une secrète volonté de la Providence. Au même instant j'étais appelé à recevoir les ordres ecclé-

siastiques, et l'époque où se terminait mon commerce avec le monde était précisément celle où toutes les espérances qui m'avaient attaché au monde achevaient de s'évanouir. Raymond allait prendre possession de toutes les félicités de la vie, j'allais embrasser toutes ses rigueurs; mais le ciel était déjà entre nous deux, et l'immortalité promise à la foi souriait devant ma pensée, embellie de toutes les affections dont se compose ici-bas le bonheur d'un cœur aimant : avec mon père, ma pauvre mère, mes amis, jusqu'aux enfans morts en bas âge, qui m'avaient flatté de

leurs douces caresses, groupés comme un chœur d'anges autour de l'ame de Laure; et celle-ci même, délivrée de l'aveuglement passager d'une folle tendresse, et souriant à mon pur amour. Déjà l'espace qui me séparait de cet avenir si désiré s'abrégeait rapidement devant mon ambition impatiente. Une persécution cruelle qui commençait à moissonner sur toute la surface de la France les fidèles desservans des autels, sans ménager les plus humbles et les plus obscurs, me présentait dans une perspective assez rapprochée, la gloire et la joie du martyre. Je me félicitais de l'idée

de marcher par une courte voie de sang à l'accomplissement de tous les désirs et au comble de toutes les prospérités du chrétien. Qui pourrait faire concevoir le mélange de sentiment dont je fus assailli quand on m'annonça que le jour de sa consécration était enfin marqué. Je devais figurer pour la dernière fois dans une cérémonie du matin, parmi les acolytes séculiers de l'autel, qui ne font que prêter leur présence à la pompe de nos saints mystères, et déjà j'étais revêtu de l'emblême de l'initiation auguste que le pontife allait me communiquer. J'avais précédé

de long-temps le peuple et les prêtres sur ces bas degrés du sanctuaire, d'où j'étais près de m'élever à ma dernière patrie terrestre, et le front humilié sur les pavés, je demandais du profond de mon ame les faveurs de la grâce, sans m'inquiéter du bruit qui s'accroissait lentement derrière moi, quand un bruit plus distinct, plus général, plus continu, m'avertit que la cérémonie allait commencer. C'était un mariage; le dernier, selon toute apparence, que la religion pût reconnaître et consacrer; car déjà s'élevaient au dehors des voix sinistres qui menaçaient nos

autels et qui insultaient avec fureur à nos cérémonies. L'officiant sortit de la sacristie, le front chargé de cette pâleur qui annonce les soucis d'une triste veille, mais qui témoigne en même temps une résignation calme et réfléchie. Quelques enfans le suivaient, orgueilleux de cette robe du lévite qui pouvait devenir pour eux celle du martyr (car la persécution n'épargnait pas même les enfans), et attisant avec fierté un reste de charbon dont les cendres devaient dormir quinze ans dans l'encensoir. Les volées de la cloche passaient bien de temps à autre dans les airs

comme un chant de joie, mais leur bruit allait se perdre au loin dans les murmures orageux de la foule qui se répandait à travers les rues et les places publiques, en blasphêmant contre le ciel et contre les saints. Je fus curieux de connaître le couple éperdu d'amour qui bravait des présages si menaçans, pour contracter une union de quelques jours sous l'empire de la mort. La mariée descendait vers la barrière du jubé, accompagnée de sa mère, ou de je ne sais quelle femme à l'air triste et cérémonieux, qui était obligée d'en remplir le rôle. Je ne la connaissais point, mais j'éprouvai

d'abord en la voyant qu'un homme devait se croire heureux d'être aimé d'elle, car elle était belle et charmante. Comme elle promenait un regard assez hardi dans l'intérieur du sanctuaire, j'eus le temps de l'examiner avec plus de soin, et mon premier jugement m'effraya. Son œil ardent, dont le feu scintillait sous le voile des vierges ; l'éclat brûlant de son teint, qui rendait plus pâles encore les fleurs modestes de sa couronne ; l'assurance de sa démarche, la dédaigneuse complaisance avec laquelle elle semblait se prêter au cérémonial de l'église, tout m'épouvantait sur les conséquen-

ces du divin sacrement qui était près de la lier pour toujours. Je n'avais pas eu d'idée jusqu'alors de l'empire que peut exercer sur le cœur d'un homme le prestige de la beauté, dépouillé de tout le charme du sentiment; je ne concevais pas cette puissance inexplicable qui n'est pas celle de l'ame, et qui soumet l'ame la plus forte avec tant de facilité; cette magie des femmes qui réside dans un regard, dans un signe, dans les anneaux négligés d'une boucle de cheveux qui tombe, dans les plis d'une robe dont le hasard paraît avoir composé tout l'appareil, dans l'abandon d'un mot que

l'amour n'a pas inspiré, mais qui enivre et qui tue comme l'amour même. Je n'avais jamais vu de coquettes.

C'était, au pied de l'autel, une étrange révélation que celle de ces plaisirs dévorans, dont les innocentes amours cherchent rarement le secret, et qui fermentent, qui bouillonnent si vite dans un cœur donné au monde. J'éprouvais, en subissant le regard céleste ou infernal de cette femme, une sorte de vision de ce monde que je quittais avec tous ses enchantemens et toutes ses délices. Je compris qu'on pouvait être heureux, dans le sens où ce

mot est entendu par la plupart des hommes, sans aimer et sans être aimé, par des jouissances toujours renaissantes et toujours nouvelles, qui ravissent, qui divinisent la vie sans intéresser le cœur. Je regrettai, je dois l'avouer, tant les plus fortes résolutions de notre raison sont faibles devant les séductions de nos sens, de n'avoir pas au moins posé mes lèvres sur les bords de cette coupe de volupté, et de mourir pour l'univers sans avoir goûté, en passant, l'inexprimable plaisir d'être associé un moment à une autre ame, de vivre un moment de la vie et du bonheur

d'une femme dont je me croirais aimé. Je soupçonnais bien qu'il n'y avait rien de plus trompeur, rien de plus faux que ce langage qui vous flatte, que ce regard qui vous caresse, que cet amour imposteur ou irréfléchi qui vous attache à d'éternels liens déjà rompus en espérance; mais toute passagère que me parut cette illusion, j'aurais voulu l'avoir rêvée, au moins pour augmenter le mérite de mon sacrifice. Je n'apportais en hommage devant le seigneur qu'une vie imparfaite, et je ne savais pas même tout ce que j'allais lui donner, puisque la jouissance d'une par-

tie des biens auxquels tous les êtres vivans ont le droit de participer, ne m'était connue que par des conjectures confuses. Honteux des idées presque sacriléges que cette pensée éveillait dans mon esprit, je détournai mes yeux de la mariée avec une sorte d'épouvante, et je cherchai l'homme dont elle allait recevoir le nom. Rien ne saurait se comparer à l'impression que produisit sur moi la vue de Raymond; elle se composait de tous les sentimens douloureux qui peuvent assaillir et briser un cœur d'homme. Raymond était infidèle, coupable au delà de toute expres-

sion, et sans doute haï et méprisé. Laure était malheureuse, abandonnée, mais libre désormais, libre de disposer d'un cœur si indignement méconnu, d'une main si outrageusement dédaignée; et j'allais m'engager sous une loi inflexible, dans une chaîne indissoluble que je pouvais encore rompre d'un mot, ou que je devais subir à jamais! J'étais près de céder à l'incroyable révolution d'idées que cet événement inattendu produisait dans toutes les combinaisons de ma vie, quand une heureuse lumière vint m'éclairer, et me rendre à la fois ma résolution et la

force de l'accomplir. Je regardai cette rencontre comme une apparition produite par le mauvais esprit, ou comme une épreuve tentée sur ma piété et sur ma soumission par la puissance toute divine qui m'en réservait le prix. Raffermi dans mon dévouement, et armé contre les séductions d'une espérance impossible qui n'avait plus rien à me promettre de réel sur la terre, je me tournai de nouveau vers le jubé, et je retrouvai le regard fixe, et comme effaré, de Raymond, qu'un pouvoir irrésistible tenait attaché sur les miens, et qui ne me quittait plus. Son émotion,

en effet, n'avait pas été moins vive que la mienne, et si son aspect m'avait cruellement rappelé au bonheur perdu, je renouvelais dans son cœur, ou le souvenir d'une passion mal éteinte, ou la blessure sanglante d'un remords mal cicatrisé. Pendant long-temps il ne changea ni d'attitude ni de physionomie, et resta lié par un sentiment d'abattement et de terreur, comme le faible oiseau que fascinent les rayons de feu qui jaillissent des yeux foudroyans du basilic. Pâle, éperdu, tremblant, les cheveux hérissés, les lèvres serrées et livides, il paraissait avoir tout

oublié, si ce n'est ma présence, quand la cérémonie commencée rappela son attention. Il essuya, d'une main, la sueur froide qui glaçait son front, en affectant de concentrer toutes ses pensées sur les mystères de l'autel; car il éprouvait sans doute le besoin de mettre Dieu entre nous deux. Rendu aux soins de mon ministère, et aux idées solennelles qui réclamaient l'application de toutes les facultés de mon ame, je ne revins à l'idée de ce mariage qu'au moment où le prêtre interroge les époux sur les circonstances qui pourraient rendre leurs liens illégitimes devant la

justice des hommes, ou devant la justice plus infaillible de leur propre conscience. Cette question me pénétra d'une émotion pareille à celle que j'aurais éprouvée si elle s'était adressée à moi-même, et je tremblai de revoir Raymond. Tout à coup sa voix me frappa : « Qui a parlé d'empê-
« chemens, s'écria-t-il, d'engage-
« mens antérieurs à mon mariage?
« — J'ai demandé, ainsi que mon
« office le prescrit, répliqua le
« bon ecclésiastique, si vous étiez
« libre l'un et l'autre, et si per-
« sonne n'avait le droit de s'op-
« poser à votre union. Personne
« n'a répondu. — On a ré-

« pondu ! reprit Raymond avec « violence, et en frappant de sa « main fermée sur la barrière du « chœur. Voilà un jeune prêtre « qui a parlé d'empêchemens légi- « times, et qui m'accuse de par- « jure. » C'était à moi que s'adressait cette espèce d'interpellation. J'en cherchai la réponse dans l'auditoire, car mon cœur était si ébranlé, que je craignis que ma bouche n'eût interprêté malgré moi ses secrets sentimens. Un silence négatif me rassura ; la voix que Raymond avait entendue n'était qu'un écho de son ame. Le mariage fut consacré avant que Raymond eût achevé

de reposer ses nerfs bouleversés, et d'imposer silence aux cris imaginaires qui l'accusaient. Quand il voulut se lever, il chancela, et ses amis étonnés le reçurent presque sans connaissance dans leurs bras. L'effet de cet accident sur les spectateurs, ne parvint pas jusqu'à Julie de T... (c'était le nom de la mariée); elle suivit un moment son mari d'un coup d'œil, dans lequel on lisait moins d'amour que de pitié, et peut-être moins de pitié que de dédain; le ramena plus flatteur et plus tendre sur les hommes qui l'entouraient, et se perdit au milieu de cette foule, heureuse de

la voir; je ne cherchai pas à l'y retrouver.

Ces émotions, si variées et presque toutes si cruelles, n'étaient cependant pas les dernières que cette journée me réservât. Le tumulte extérieur dont j'ai parlé, et qui n'avait cessé de s'accroître, venait gronder jusque sous le vestibule de l'église; et déjà des groupes, agités par une impulsion involontaire, se pressaient, s'augmentaient, se roulaient comme des vagues à l'entrée de la nef; roulaient un moment sur eux-mêmes, effrayés de la religieuse solennité du temple, et venaient, irrités par un

esprit de vertige qui s'obstinait à les pousser malgré eux à l'impiété et au sacrilége. Enfin, un cri horrible s'éleva : « Mort, mort, sur les prêtres et sur leur Dieu ! A bas les autels ! à bas les anges ! Vive la mort, l'enfer et la liberté ! »

Mon cœur, épris de la liberté, comprenait mal qu'on alliât son nom adoré avec des blasphèmes qui révolteraient les démons. Il palpitait d'un sentiment de douleur en pensant au monde, d'un sentiment d'espérance en pensant au ciel. Nos prêtres, bien moins émus, parce qu'une plus longue habitude des choses sain-

tes les avait exercés à toutes les épreuves et préparés à toutes les résignations, sortaient silencieux de toutes les chapelles, les uns avec quelques reliques honorées des fidèles, les autres avec l'ostensoir, le calice ou la croix, et s'avançaient en procession à la rencontre de la foule effrénée qui assiégeait le saint lieu. Je venais de me réunir à eux, et j'étais fier de comprendre si aisément leur courage, quand un pauvre enfant qui croyait figurer dans une cérémonie ordinaire, et qui balançait innocemment l'encensoir vide au devant de nos ennemis, tomba sous un coup de

feu. Ce crime fut, suivant l'usage, le signal de beaucoup de crimes. Une main sanglante passa sur le sanctuaire, et je me relevai légèrement blessé, sur trois cadavres déjà froids.

Le jour commençait à percer à travers les vitraux. Le tumulte durait encore, comme le bruit du tonnerre qui s'éloigne peu à peu vers l'horizon, et qui va épouvanter des contrées étrangères. Je connaissais peu la ville et ses environs; mais l'instant qui nous rappelle vers un pays aimé, me ramena dans cette belle route que j'avais parcourue quelques mois auparavant, accablé du regret de

Laure enlevée à mes espérances. Je repris ce chemin en m'occupant de nouveaux rêves, car aucun sacrement ne m'avait lié, aucun vœu ne me défendait de placer mon bonheur en elle comme autrefois; les obstacles qui nous avaient séparés étaient détruits, et j'allais la revoir, j'osais l'aimer encore. La Providence a donné au malheur une faculté inconcevable de saisir dans l'apparence la plus légère des moindres prospérités, une jouissance réelle. Il faut avoir long-temps vécu, il faut avoir été souvent trompé pour ne plus se laisser surprendre aux illusions déce-

vantes de cette vie d'enfant. L'intérêt de ma sûreté m'obligeait, avant toutes choses, à me débarrasser des habits d'emprunt du sacerdoce, et je pouvais le faire sans sacrilége et même sans faiblesse, puisque je n'avais pas le droit de les porter. Je les abandonnai dans le premier fossé qui se trouva sur mon passage, certain que personne ne s'étonnerait de rencontrer ces dépouilles, communes alors, et d'y remarquer quelques traces de sang. C'était la livrée de l'Église.

Il était tard quand j'arrivai à Vaucluse; cependant je n'y cherchai pas un asile. Évitant de tou-

cher au seuil d'une maison, je remontai les rives de la Sorgue jusque vers cette grotte mystérieuse où j'avais reçu, l'année précédente, des communications surnaturelles qui se retraçaient à mon imagination plus vivement que jamais. Les eaux étaient basses, le sol découvert; je me reposai, je dormis, je subis à peine l'empire de cette singulière puissance qui anticipe sur la vie, qui la force à prévoir, à pénétrer son avenir, s'il faut en croire les folles traditions de la *caverne des songes*. L'abîme répétait bien de temps à autre à mon oreille qu'il ne perdait jamais ses droits sur la

témérité des voyageurs, tant il est difficile de triompher de l'ascendant de nos premières croyances, de l'habitude de nos premiers sentimens! Je souriais dans mon sommeil à cette vaine menace, parce que je savais que mon cœur était sans reproche, et que je croyais comprendre que le ciel était content.

Le réveil m'arriva doux et paisible, accompagné de réflexions calmes et de sages raisonnemens, comme il arrive d'ordinaire aux esprits droits et aux bonnes consciences. Je regrettai d'avoir obéi au besoin de revoir le pays que j'aimais, le pays où quelqu'un

pouvait se souvenir de moi et m'aimer encore, en pensant que ma seule présence porterait peut-être la mort dans la maison de mes amis, et je me promis de fuir avec soin jusqu'à l'occasion de les rencontrer. Je commençais la vie difficile du proscrit; mon cœur s'y était déjà préparé par quelques études, et le ciel a si également distribué ses grâces, que cette vie même, toute redoutable qu'elle soit pour le vulgaire, ne manque ni de contentement ni d'illusions. Il y a je ne sais quelle ivresse dans l'existence de l'homme abandonné à ses propres forces, qui ne se repose que sur lui

seul de toutes ses ressources dans le présent, de toutes ses ressources dans l'avenir, et qui est obligé de les disputer tous les jours à la société tout entière. Les avantages que nous parvenons à conquérir sur notre mauvaise fortune sont mille fois plus délicieux que les triomphes des conquérans. Il est si doux de s'appartenir, de regarder en dédain les institutions des hommes, et leurs affections mensongères, et leurs vaines protections! de vivre au milieu d'eux sans dépendre d'eux, sans communiquer avec eux, et quelquefois malgré eux! de subsister d'une puissance entière-

ment propre à notre volonté, que je me suis imaginé assez souvent que l'ambition et la vanité inventeraient volontiers des proscriptions pour leur plaisir, si les passions, le caprice et les lois n'en faisaient pas.

Tout mon crime était d'avoir appartenu au culte condamné, d'en avoir exercé les derniers offices à la vue des persécuteurs de la foi, et de n'avoir pas prévenu, par une exécrable apostasie, les vengeances qui s'attachaient au seul nom de chrétien. Quelle source de consolation pour moi, que celle de mes infortunes et de mes misères! Dieu ne m'avait pas

encore reçu parmi ses prêtres, mais il ne m'avait rien refusé de leurs afflictions et de leur gloire; j'avais inutilement demandé le sacrement du sacerdoce, mais celui du martyre m'attendait partout. Si la sainte onction du prélat n'avait pas comblé mes vœux, tout me promettait du moins cette consécration tragique qui est attachée aux sacrifices du bourreau, et qui abrége la carrière du lévite de la pénible durée des longues épreuves de la vie religieuse, en lui imprimant avant le temps le sceau de l'éternité. Oh! que mon ame était fière du choix qui avait été fait de moi pour ce

genre d'initiation qu'un si rare bonheur procure à nos néophytes! avec quelle effusion de reconnaissance je remerciais le ciel des angoisses de grâce et d'expiation auxquelles sa bonté daignait me soumettre! J'étais proscrit par les lois, pour les croyances de mon pays, pour des sentimens qui n'étaient étrangers à aucune des personnes que j'avais chéries sur la terre; je savais que l'espace qui me restait à parcourir dans la rapide durée des jours à venir était pour le cœur inquiet de mes amis, et de Laure peut-être, celui d'un tendre souci. Une seule pensée me tourmentait: je le ré-

pète, j'avais souvent besoin de découvrir sur ma route l'habitation de l'homme, et je craignais d'en approcher de peur de nuire. Ce qu'il y a de plus horrible dans l'infortune des misérables que la force ou la justice ont réprouvés, c'est que leur infortune est contagieuse et que leur amitié tue. Qui oserait aimer un lépreux, un pestiféré, un banni?

Une de mes retraites les plus accoutumées, c'était une pauvre chapelle qui se trouvait alors à peu de distance de la route de Vaucluse à Lille, dans cette campagne aride et monotone que vous avez parcourue avant d'entrer

dans les sinuosités pittoresques de la vallée, et dont quelques oliviers épars décorent à peine la surface mal cultivée. Cette chapelle, dépouillée par les profanateurs, restait depuis quelque temps vide et abandonnée; les bois et les ferremens de ses portes n'avaient pas tardé à être enlevés comme les marches et les dorures de son autel, et elle ne présentait plus, dans l'intérieur de ses murs délabrés, qu'un repaire nocturne pour les malfaiteurs, ou un asile pour les proscrits. J'y avais été appelé cependant pour la première fois par une indication singulière; je

ne m'en serais peut-être jamais souvenu sans cet événement, car elle se remarquait à peine depuis le chemin entre quelques mouvemens de terrain assez bizarres, et le sentier qui y conduisait autrefois les fidèles était entièrement caché sous l'herbe. C'était au milieu d'une profonde nuit. Le ciel était chargé d'orages, et tout me forçait à chercher sans délai une retraite que ne m'offraient d'ailleurs d'aucun côté, ni les antres tutélaires des montagnes, ni les ombrages épais des bois; quelques rares feuillages, qui cédaient en gémissant aux premiers efforts de la tempête, en

battant de leurs flexibles ramées la tige d'un arbre grêle, ne me donnaient pas même l'espoir d'un abri, quand une clarté vive et subite, qui semblait s'éveiller sous une main propice pour le salut du voyageur, me rappela tout à coup le petit oratoire de la *Vierge du bon Secours*, lieu cher de temps immémorial à la piété de nos paysans, mais dont je n'avais pas ignoré la violation et les désastres. Je me dirigeai toutefois aussi rapidement que l'épaisseur des ténèbres et l'inégalité du sol pouvaient me le permettre, vers l'endroit où tremblait cette faible lumière, et je ne trouvai

d'obstacles pour pénétrer, que les déblais récens d'une démolition qui s'était heureusement bornée aux murs de clôture. Il ne restait rien dans leur enceinte qui attestât de quelque manière l'ancienne destination de ce modeste édifice, qu'une petite pierre informe qui représentait assez naïvement la figure d'une femme tenant un enfant dans ses bras, mais dont le travail était si grossier, que je n'oserais pas décider si elle est le produit d'un essai de l'art ou celui d'un caprice de la nature. Cette circonstance avait plus contribué peut-être à la préserver des fureurs de l'impiété que la cloison

de fer, forte, étroite et serrée, qui l'emprisonnait dans une cavité profonde de la muraille. Au dessous, une autre cavité moins enfoncée, et qui ne devait point se fermer, recevait jadis une lampe de bronze, dont le zèle assidu de nos villageois n'avait jamais oublié d'entretenir la lumière; mais je ne supposais pas qu'elle eût échappé aux spoliateurs de ce simple tabernacle. Elle était en effet remplacée ce jour-là par une pauvre lampe d'argile, tribut d'une piété sans faste, qui ne manquait pas toutefois de l'aspect des solennités et du goût des ornemens. Quelques guirlandes, fraî-

ches encore, flottaient au dessus de la place des anciennes images consacrées par un religieux souvenir, et des fleurs qui paraissaient tombées de la corbeille de quelque vierge voyageuse, émaillaient le pavé.

J'avais à peine atteint ce refuge, que l'ouragan s'engouffra sur mes pas, dans la chapelle, et que la lumière disparut ; je gagnai tout doucement un endroit reculé où la clarté même de la foudre ne pénétrait plus, et j'y trouvai un recoin un peu creusé comme une ancienne tombe, où j'ai goûté bien des heures de repos. J'y revenais souvent, à la même heure,

et même un peu plus tard, parce que la première fois j'avais été obligé de prendre un asile avant l'heure où la nature m'en faisait un besoin ; et depuis, je ne cessais de revoir cette lampe récemment allumée, comme si une main mystérieuse daignait pourvoir aux tristes veillées de ma solitude. Un jour pourtant, soit que la saison plus avancée m'eût trompé sur le retour des heures, soit que mon ange inconnu se fût quelque temps endormi, je cherchai inutilement du regard l'oratoire de la *Bonne Vierge ;* ses rayons salutaires ne brillaient plus. Heureusement l'habitude m'en avait si

bien enseigné le chemin, que j'y parvins assez facilement dans l'obscurité; mais cette découverte ne fut pas sans inquiétude. Je touchai une lampe froide et des guirlandes desséchées, et des fleurs de la veille, et je pensai que la proscription était arrivée à la vallée. Je m'agenouillai dans l'espèce de fosse que j'habitais, en priant Dieu pour le bienfaiteur involontaire qui avait servi l'humanité, lorsqu'il ne croyait honorer que le ciel, et auquel je devais depuis si long-temps la paix de mon sommeil et l'abri de mes nuits. Comme je priais, les yeux tournés vers l'entrée de la cha-

pelle, par cette dévotion d'instinct qui porte l'homme à chercher la divinité du côté d'où vient la lumière, j'aperçus tout à coup une clarté vague qui brillait de loin, disparaissait, brillait encore, et puis s'augmentait graduellement, remplissait tout l'espace de la porte vide, et venait se briser jusqu'au pied de la niche de la *Bonne Vierge*. En même temps le bruit d'un pied léger qui effleurait le sable sans y peser, et qu'accompagnait le froissement d'une robe de femme, m'avertit que j'allais être découvert, et je me couchai tout entier dans la fosse qui me servait d'asile, dans l'espéran-

ce qu'on pourrait ne m'y pas apercevoir.. Je compris d'abord que j'avais devancé ce jour-là, sans m'en douter, le sacrifice courageux d'une chrétienne à qui j'avais dû le fortuné hasard de ma retraite, et je me promis de mieux calculer à l'avenir le moment de mon retour. La femme entra : elle parcourut la chapelle en soupirant, et en tournant sur toutes les murailles le verre de sa lanterne, comme je m'en aperçus au mouvement circulaire de la lumière. Elle alluma la lampe consacrée, suspendit les guirlandes, sema les fleurs, et se mit à genoux. Je crus reconnaître, au murmure

de ses lèvres, qu'elle priait aussi. Sa prière dura long-temps : je l'entendis ensuite se lever, marcher, soupirer, parler ; elle implora les grâces du Seigneur pour un homme qui s'appelait Raymond ; elle le recommanda, oserai-je vous le dire? à l'intercession de Paul, parce qu'elle me croyait mort et saint devant le Seigneur. Je sortis du sépulcre hospitalier qui m'avait conservé, et je tombai aux pieds de Laure, en les couvrant de respectueux baisers. Ce moment est tout ce que je connais des voluptés de l'amour.

Laure fut quelque temps à revenir de sa surprise, et sa surprise

se changea bientôt en terreur, quand elle pensa aux dangers que je pouvais courir. « Vous, ici,
« Paul, mon pauvre Paul! et ce
« n'est pas un songe! ce n'est pas
« une apparition! vous vivez,
« mais pour combien de temps!
« Savez-vous que l'instrument de
« la mort parcourt nos campa-
« gnes? que votre nom et votre
« saint ministère sont des titres
« de mort? savez-vous que le sa-
« crement que vous venez de re-
« cevoir est le viatique des mar-
« tyrs? — Laure, lui répondis-je
« en pressant sa main contre mon
« cœur, je sais tout ce que vous
« me dites; mais je ne suis pas

« prêtre ; Dieu n'a pas encore « voulu de moi; les autels sont « tombés... (pardonnez , Laure , « si je vous rappelle ce souvenir), « ils sont tombés le jour du ma- « riage de Raymond, et je n'étais « pas prêtre! Je suis fugitif, pros- « crit, condamné, perdu, mais je « suis séculier, je suis libre ; et « Raymond est marié ! et cette « chapelle est consacrée ! et ces « ruines sont celles d'un temple! « Dieu est descendu sur cette « place qui fut un sanctuaire, la « bonne Vierge y a souri au bap- « tême d'un enfant, à la confirma- « tion d'un néophyte, au mariage « d'une jeune fille. Tu es libre,

« Laure, et je suis libre; donne-
« moi ta main devant notre père
« céleste, devant l'ame de nos bons
« parens qui veillent sur nous,
« devant celle de ta mère, qui a
« aimé nos amours, et qui m'a
« confié, dans son dernier baiser,
« que je serais un jour son fils!..
« Après cela, ma sœur, je partirai,
« j'épargnerai à ton esprit le tour-
« ment d'une comparaison, j'en
« épargnerai l'offense à mon exi-
« geante vanité; j'irai chercher
« bien loin des malades à guérir,
« des malheureux à plaindre et à
« soulager. Ici finira toute la so-
« lennité de ce mariage de félicité
« pour ma Laure qui a tant perdu,

« de ce mariage de félicité pour
« son Paul qui a tant gagné ! Il faut
« que je m'en aille, tu le sais ; je
« ne t'importunerai pas d'une as-
« siduité qui ennuierait ton cœur,
« d'une espérance d'amour qui ne
« comblerait jamais les vœux du
« mien... Je partirai, je te le ré-
« pète ; j'irai par le monde, heu-
« reux de t'avoir laissé un nom
« qui établît du moins entre toi
« et moi un rapport éternel. Ta
« main se refuse à ma main...
« elle l'évite, elle l'abandonne !..
« Eh bien ! ma main ne touchera
« jamais la tienne, mes lèvres n'as-
« pireront plus l'air qui flotte au-
« tour de toi, je ne te précéderai

« plus dans tes promenades soli-
« taires, pour semer sur ton che-
« min les fleurs que tu aimes ; je
« ne me trouverai plus sur ton
« passage pour te diriger et te
« soutenir dans les endroits dan-
« gereux. Mais tu seras ma femme,
« tu le seras par ce contrat sacré
« qu'un de tes regards va signer...
« et quand on dira quelque jour :
« Il est en danger... il est mort!
« tu me devras une marque d'in-
« térêt, la seule que je puisse at-
« tendre d'un être qui me sur-
« vive.., une pensée, un regard,
« une larme..; et tu conserveras
« ce nom qui ne vivra plus que
« dans ton nom et dans ton cœur,

« si ta pitié m'y donne enfin une « place. »

Pendant que je parlais ainsi, Laure, émue sans doute, car ma voix avait toujours produit quelque effet sur son cœur, se laissa fléchir lentement sur une des pierres de ces ruines ; elle s'assit, et parut disposée à me répondre. Alors seulement, j'osai attacher mes regards sur les siens, que j'avais évités jusque là ; et si je les avais rencontrés plus tôt, qu'aurais-je pu lui dire? avec quel courage serais-je venu lui confier tant de secrets dont je ne m'étais jamais rendu compte, et qui se révélaient à moi par le même ins-

tinct qui me forçait à les lui révéler, avec une puissance si nouvelle, que le bruit même de mes paroles semblait apporter à mon oreille des pensées inconnues? Je la revis : un cri involontaire trahit mon étonnement. Elle avait déjà cette pâleur qui vous a sans doute étonnée à son aspect; son sang, retombé sur son cœur, et presque tari dans ses veines, avait cessé d'animer ces traits enchanteurs. Elle ressemblait, comme dit le poète anglais, à une statue de la Douleur, qui médite sur un tombeau. L'idée de ce changement me pénétra d'une affliction d'autant plus vive, que je ne pou-

vais méconnaître les motifs du désespoir de Laure, et que je concevais qu'une ame qui avait cédé à ce point au regret d'un sentiment déçu, ne contiendrait jamais un autre amour. Dans cet instant même d'immobilité, de silence, d'oubli, Laure ne s'occupait plus du vain langage de ma tendresse sans espérance. Transportée dans le monde du souvenir, elle voyait peut-être se reproduire toutes les illusions de sa vie passée, et le bonheur imaginaire auquel elle avait sacrifié notre bonheur commun; mais rien n'annonçait que cette idée lui coûtât le plus faible regret, et qu'elle eût préféré mê-

me alors le doux sentiment qu'elle avait rebuté au sentiment imposteur qu'elle avait choisi. Raymond régnait encore sur sa victime; que dis-je? il y régnait du droit de sa trahison. C'est ainsi que les femmes savent aimer. Je me levai; je m'appuyai contre un pilier; je pleurai.

« Écoutez, Paul, me dit-elle,
« mais ne me répondez pas. Je
« suis heureuse de vous revoir,
« et impatiente cependant de ne
« plus craindre pour vous les
« dangers que vous courez ici.
« Vous ne pouvez vous en pré-
« server que par un prompt dé-
« part. Mon amitié.... Entendez-

« vous bien ? mon amitié vous
« accompagnera partout. Je ne
« jouirai jamais du peu de bon-
« heur qui me reste à goûter sur
« la terre, tant que je ne serai pas
« bien assurée de votre déli-
« vrance. N'oubliez pas de m'en
« instruire, au péril même de ma
« vie, car ma vie est maintenant
« presque tout entière à vous....
« Je vous ai dit, Paul, de ne pas
« m'interrompre et de ne pas me
« répondre.... Ne m'accusez pas,
« si ce qui me reste à dire trompe
« quelques unes de vos espéran-
« ces ; ne m'accusez pas d'avoir
« mal apprécié vos sentimens,
« d'avoir méconnu votre ten-

« dresse. Je savais que vous m'ai-
« miez ; je vous aimais comme je
« vous aime, comme je vous ai-
« merai toujours, et j'avais long-
« temps pensé, comme vous, qu'il
« était possible.... Mais à quoi
« servirait aujourd'hui de se rap-
« peler ses vaines illusions? El-
« les sont perdues pour jamais.
« Je ne me faisais alors aucune
« idée de la passion qui a surpris,
« ébloui, aveuglé ma raison ; j'i-
« gnorais ce délire qui a couvert
« toute ma vie de honte et de re-
« gret, et dont je repousserais
« peut-être le souvenir avec
« moins d'horreur, si votre bon-
« heur n'avait pas été détruit

« avec le mien. Une chose me
« console : c'est qu'en vous cette
« impression s'effacera peu à peu,
« car votre cœur est aussi le cœur
« d'un homme ; c'est qu'un jour
« il ne vous restera de moi que
« le sentiment de la compassion,
« ou tout au plus d'une froide
« amitié, qui se croira trop ac-
« quittée envers moi par quel-
« que indulgence que je n'aurai
« pas méritée..... Ne parlez pas,
« mon ami, je sais tout ce que
« vous me diriez, mais ma cons-
« cience est plus savante que
« votre éloquence..... Je m'en
« rapporte d'ailleurs à votre pro-
« messe..... Oui, Paul, j'aime

« bien à le croire : vous resterez
« mon ami, mon frère !... Vous
« en prenez à témoin ce saint asi-
« le, ces débris sacrés, la Vierge
« qui nous écoute, Dieu qui a
« permis cette entrevue pour
« vous guérir et pour me conso-
« ler. Votre pensée ne m'aban-
« donnera jamais !... Vous le ju-
« rez !.... J'en accepterai, j'en
« réclamerai l'engagement !......
« Mais cette main qui a tremblé
« d'amour dans la main d'un au-
« tre, ne recevra pas de votre
« main l'anneau sacré du mariage.
« Le jour où les fleurs que Ray-
« mond avait cueillies dans les
« rochers escarpés de la monta-

« gne se sont desséchées sur
« mon cœur, ce cœur est devenu
« indigne, mon pauvre Paul, de
« palpiter d'une pieuse affection
« sous le bouquet des mariées...
« Pour la dernière fois, ne me ré-
« pondez pas!... car il n'y a point
« de raisonnement qui puisse
« prévaloir contre mes résolu-
« tions, point de lien qui puisse
« me détacher de celui qui me
« soumet au service des pauvres
« et des malades, sous les auspi-
« ces de la *sainte Vierge du Bon*
« *Secours*. Allez, mon ami; con-
« servez vos jours pour ceux qui
« vous aiment, et revenez plus
« heureux les passer auprès d'u-

« ne amie qui ne vous oubliera « jamais. Cependant ne partez « pas que je ne vous aie parlé en- « core une fois. J'ai, continua-t- « elle avec une expression de joie « qui paraissait étrangère à ses « traits, des choses agréables à « vous dire. » En disant ces mots, elle se rapprocha du pilier, se remit à genoux, et reprit à haute voix la prière que j'avais interrompue, et dont les dernières paroles renouvelaient, sous des formes les plus inviolables, le vœu de sa consécration. Je l'écoutai avec attendrissement, avec respect, mais, je dois l'avouer, en cherchant dans sa charité même

et dans sa piété quelques moyens de réconcilier son cœur avec mes espérances. « O mon Dieu ! « m'écriai-je quand Laure eût « cessé de prier, vous me refusez « donc, par la voix même de vos « élus et de vos saints, le seul re- « fuge qui me restât dans le « monde ! Il faudra fuir, sans « amis, sans parens, et mourir « de faim et de misère, si je suis « épargné par la proscription et « oublié par les bourreaux !.... « Oui, Madame, dis-je en me re- « tournant vers Laure, il faudra « mourir de misère ! J'honorais « votre sensibilité, votre cou- « rage; en demandant votre main,

« je n'avais à vous offrir en ma-
« riage qu'un nom désavoué par
« une famille et une vie condam-
« née, que la communauté de
« l'indigence, de l'exil et de la
« mort !... Voilà la dot que vous
« dédaignez, et cette résolution
« qui vous enorgueillit serait
« trop facile à comprendre pour
« ceux qui ne vous connaissent
« pas! Je n'ai pas, moi, l'héritage
« d'un grand nom, la recom-
« mandation d'une grande for-
« tune; je ne traîne pas les titres
« d'une longue suite d'aïeux; je
« ne compte ni des domaines
« peut-être usurpés, ni d'inso-
« lens priviléges. — Arrêtez,

« mon ami, dit Laure en sou-
« riant ; votre colère pourrait
« vous conduire à quelque injus-
« tice, et vous effaceriez, par une
« faiblesse perdue pour la recon-
« naissance de nos persécuteurs,
« la gloire du dévouement et du
« martyre ! Mais assurez-vous
« que personne ne s'approche...
« Il m'a semblé entendre quel-
« que bruit. »

« Rien, rien... Un olivier brisé
« par le dernier ouragan, qui cède
« au vent et qui crie... »

Laure venait d'arracher de son sein ce pieux talisman du chrétien, qu'on appelle un *scapulaire*, et dont la figure en cœur se com-

pose ordinairement de trois pièces de laine, brodées d'emblèmes religieux. Elle souleva le *volant,* et en tira un papier soigneusement plié sous le plus petit volume possible. Je le saisis et je lus. Mes nobles parens, informés de la conduite que j'avais toujours suivie, s'étaient crus obligés de rendre à la considération qui accompagnait mes débuts dans le monde, les droits que leur sévérité avait si long-temps refusés à mon pauvre père. Ils étaient morts sans m'avoir embrassé, mais ils me léguaient ce baiser qui avait manqué à notre bonheur à tous, et ils y joignaient

le don moins précieux d'une fortune qui ne s'élevait pas jusqu'à l'opulence, mais qui surpassait de beaucoup les prétentions les plus ambitieuses que j'eusse jamais formées. Enfin, dans le cas où ce dernier acte de leur volonté ne m'arriverait pas, Laure, pour qui mon amour avait été deviné par un observateur inconnu, ou par quelque bienveillante intelligence qui s'était chargée de ce secret, succédait à toute ma fortune, et y succédait seule. Telle était leur volonté. Ce nouveau sujet d'admiration pour Laure devait ajouter une nouvelle énergie à mes sentimens,

une nouvelle ferveur à mes prières ; mais elles n'en furent pas moins impuissantes. La résolution de Laure était irrévocable, comme elle me l'avait dit. « Allez, me répéta-t-elle, conservez « vos jours pour ceux qui vous « aiment... » Et je la suppliais encore, qu'elle s'était déjà dérobée à l'importunité de mes vaines instances. Elle ne m'entendait plus.

Mes parens, effrayés par l'approche d'une révolution inévitable, s'étaient empressés de réaliser toute leur fortune. Elle avait été déposée avant leur mort entre les mains d'un ami commun,

qui n'était pas étranger à la bienveillance de leurs dernières dispositions, et qui me remit ce dépôt sur la présentation du titre que Laure m'avait conservé. J'en prélevai ce qui m'était nécessaire pour un voyage de long cours, et j'envoyai tout le reste à Laure en la priant d'acheter pour moi, sous son nom, la maison de Pétrarque, avec les terres qui en dépendent; de faire construire auprès de la source une chaumière plus commode que la misérable hutte de bergers qui en occupait alors la place, et de consacrer jusqu'à mon retour, à des œuvres de charité, le revenu de

mes biens. Je joignis à cet envoi un testament par lequel je la constituais mon héritière universelle, et je résolus d'aller chercher, à travers mille périls, un port de mer, un vaisseau, une patrie.

Plus de vingt mois s'étaient écoulés sans que j'eusse tenté, dans les environs de Vaucluse, une route connue. La blancheur monotone des chemins battus qui se déroulaient devant mes yeux, m'épouvantait de sinistres présages. Ils ne promettent point de bonne rencontre au proscrit; je m'en détournais avec soin pour chercher à travers les halliers

sauvages, ou sur un sable aride et mobile, ou dans le creux d'un ravin desséché, des sentiers moins pratiqués par les hommes. Je ne trouvai, pendant tout le premier jour, qu'une seule créature à qui me confier; c'était une pauvre paysanne encore jeune, qui cueillait de mauvaises herbes dans les fossés de Gardagne, et qui avait près d'elle un petit enfant d'une figure charmante, couché sur la terre et jouant avec les cailloux. Pendant qu'elle était allée me chercher quelques fruits et du pain, je pris cet enfant dans mes bras pour le caresser, et il me paya de cette attention par mille

tendresses qui me firent réfléchir avec douleur sur mon avenir. « Reprenez votre enfant, lui dis-« je, et ne le laissez plus ainsi sur « la terre au milieu des mauvaises « herbes. Il pourrait être mordu « d'une vipère... — D'une vipère! « s'écrie-t-elle, Dieu nous en « garde... Pauvre Charles! ce « n'est pas mon enfant, mais je « l'aime autant que j'aimais le « mien; et n'est-il pas déjà trop « malheureux!... — C'est le fils « d'un émigré... »

Ce nom d'émigré ne m'était encore que vaguement parvenu. J'en compris alors toute la misère. Je sentis ce qu'il y avait

d'affreux dans le sort d'un infortuné séparé de sa patrie, de sa famille et de son enfant nouveau né par une barrière insurmontable, ou qui ne devait revoir tout cela un moment qu'au prix d'une mort tragique, et je n'avais pas cessé d'y réfléchir quand, en suivant les murailles extérieures d'Avignon, mes yeux furent attirés par un long placard, au dessus duquel on lisait :

LISTE D'ÉMIGRÉS.

Le jour qui commençait à baisser n'aurait pas permis à ma curiosité de se satisfaire, car cette liste était longue : mais il y avait

à la tête de la seconde colonne un nom qui me frappa ; c'était celui de Raymond de Mornas. Au prix de cette infortune, mon infortune était sans doute peu de chose. Combien on devait aimer une femme qu'on avait préférée à Laure, combien on devait regretter de s'en séparer pour toujours ! Ce qui m'étonnait, c'est que cette femme fût celle que j'avais vue.

Je n'appris rien de plus sur le sort de ceux qui avaient été mes amis. Je n'aurais pu les nommer sans les perdre avec moi ou sans me perdre avec eux. Je partis sans être reconnu et probable-

ment sans avoir été désigné à des poursuites particulières auxquelles je me serais difficilement dérobé, mais un homme disparaissait alors aisément dans la foule des malheureux et des proscrits. Ce qu'il était impossible de cacher, c'étaient les prospérités éclatantes et les grandes vertus.

FIN DU TOME PREMIER.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

TABLE

DU TOME PREMIER.

FIN.

